

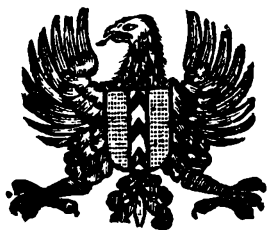
**NOUVEAU
JOURNAL
HELVÉTIQUE,
O U**

**ANNALES LITTÉRAIRES
ET POLITIQUES**

DE l'Europe, & principalement de la Suisse.

DEDIÉ AU ROI.

OCTOBRE 1779



**A NEUCHÂTEL,
De l'imprim. de la Société Typographique.**





NOUVEAU JOURNAL
HELVÉTIQUE.



PREMIERE PARTIE.
ANNALES LITTÉRAIRES.

I. *Discours historiques, &c. Par M. le comte d'Albon. Troisième extrait.*

ON n'accusera pas l'auteur que nous analysons, de cette *anglomanie* épidémique que l'on reproche à nos littérateurs. On serait tenté de croire, au contraire, que des préjugés patriotiques lui font appercevoir tous les objets sous un point de vue trop défavorable.

Dans un premier discours il examine en général la constitution de l'Angleterre. Il expose les raisons de ses admirateurs, qui prétendent qu'elle réunit les avantages de la démocratie, de l'aristocratie & de la mo-

narchie, fans en avoir les inconvéniens. On les a trop écoutés. “ On a cru que les Anglais étaient le plus libre & le plus heureux des peuples : leur sort a paru digne d’envie ; le desir de l’indépendance , l’amour immodéré de la liberté se sont emparés des cœurs. „ Et cependant ce gouvernement si vanté, ce prétendu gouvernement mixte se réduit en dernière analyse au gouvernement d’un seul : le roi fait tout ce qu’il veut.

Le parlement est dans sa dépendance, puisqu’il n’y a que lui seul qui puisse & le convoquer, & le proroger, & le congédier. Il domine dans la chambre des pairs, qui ne peuvent attendre que de lui les récompenses, soit honorables, soit lucratives ; aussi ne trouve-t-il jamais en eux d’opposition : & que ne peuvent point sur des grands les sollicitations d’un roi ! Sera-t-il plus difficile au roi de se rendre le maître de la chambre des communes ? Mais ce sont des gens qui, pour la plupart, ont séduit & quelquefois payé le peuple pour obtenir ses suffrages ; on peut presque dire d’ailleurs que c’est le roi qui les a nommés, tant il a d’influence sur les élections : comment ne lui feraient-ils pas dévoués ? Qu’on parle avec force, qu’on déclame avec emportement contre la cour ; il est de sa sagesse de laisser subsister cette apparence de liberté, qui suffit pour satisfaire un peuple surchargé d’im-

pôts accablans, dont le poids s'augmente sans cesse.

Ce merveilleux gouvernement, chef-d'œuvre de politique & de sagesse, n'est donc, aux yeux de M. le comte d'Albon, qu'un assemblage incohérent & monstrueux, dont il ne résulte rien. " Où serait la sagesse d'un homme qui ne voudrait pas souffrir qu'une seule main lui mît un poids léger sur les épaules, & qui se glorifierait en même tems de voir cent bras se remuer pour lui imposer une charge accablante? C'est là, quoi qu'on puisse dire, la folie ou le malheur du peuple Anglais. „

On se rappelle sans doute que M. Linguet pense à cet égard comme notre auteur. Ce n'est pas à nous à prononcer sur ce problème de politique : mais ne pourrait-on pas au moins penser que la constitution anglaise est au fond la meilleure de toutes, que les inconvéniens qu'on lui reproche ne sont point de son essence, & que peut-être elle fournit plus de ressources qu'aucune autre forme de gouvernement pour réformer les abus? Passons au second discours. On prétend y prouver par le fait, combien peu le gouvernement que chérissent les Anglais, procure le bonheur de la nation.

Voyez la dernière guerre : ils y ont triomphé ; mais qu'ils ont payé cher ce funeste

6^e JOURNAL HELVETIQUE.

triomphe ! Une dépense immense, le sang d'une infinité de généreux citoyens, de nouveaux impôts, la dette nationale accrue de quarante millions sterling. « Un petit nombre de pareilles victoires suffirait pour ruiner entièrement une nation, fût-elle plus puissante encore. »

Et qu'a produit la paix ? Si l'on est venu à bout d'acquitter douze millions de la dette nationale, c'est en épuisant toutes les ressources, en forçant tous les ressorts de l'administration. On a cru pouvoir rejeter sur les colonies ce pesant fardeau qui écrase l'Angleterre ; on l'a fait sans ménagement ; on a employé des moyens violens : est-ce donc ainsi que s'aigrit & s'aveugle toute une assemblée de représentans d'une nation libre & sage, une assemblée nombreuse & choisie des hommes les plus éclairés ? Non ; « ceci ne peut être que l'ouvrage d'un seul homme, ou l'ouvrage de plusieurs conduits aveuglément, ou irrésistiblement & nécessairement poussés par un seul. Le ministre ordonne : le parlement exécute les ordres du ministre. »

L'Amérique a opposé à la violence une résistance courageuse ; mais ce n'est qu'à l'extrémité qu'elle a secoué le joug, & une sage modération a dicté les loix qu'elle s'est imposées.

L'une est de renoncer entièrement à la traite des negres : bel exemple donné aux sauvages d'Europe ! M. le comte d'Albon en prend occasion de reprocher aux Anglais en particulier les révoltes & les fureurs de leurs negres. C'est l'excès du malheur qui en fait des méchans ; c'est la barbarie de leurs maîtres qui les rend féroces. Il en rapporte un trait affreux. Un riche colon de la Jamaïque prenait plaisir à se faire traîner par six negres attelés. Il voulait aller toujours du même pas que la poste. Au bout d'une lieue, les negres épuisés tombaient de fatigue : leur détestable maître les forçait à se relever & à poursuivre leur route, en les accablant de coups de fouet. Arrivés enfin à demi-morts, haletans, palpitans, couverts de sueur, de poussière & de sang, ils étaient pansés par un autre esclave qui versait du vinaigre sur leurs plaies. S'étonnera-t-on que des hommes traités avec une si horrible cruauté deviennent des forcenés capables de tout ?

L'auteur revient aux Américains. C'est un phénomène remarquable que d'avoir vu ces colons paisibles, planteurs, artisans, laboureurs, marchands, bourgeois, tous occupés des arts de la paix, se transformer tout-à coup en une armée nombreuse, bien disciplinée & aguerrie. On a admiré Lu-

8 JOURNAL HELVETIQUE.

cullus , qui, sans expérience de la guerre en sortant de Rome, arriva général habile à sa destination : les Américains ne font-ils pas un prodige bien plus extraordinaire ?

Nous ne suivrons point M. le comte d'Albon dans toutes ses réflexions sur cette guerre ruineuse que l'Angleterre a soutenue obstinément contre ses colonies : l'événement semble prêt à confirmer ses conjectures. Tout ce qu'il dit sur ce sujet nous a paru très-intéressant , également bien pensé & bien écrit. Mais nous cherchons à présenter à nos lecteurs quelque chose de plus neuf.

C'est ainsi, par exemple, qu'en redisant combien peu la découverte de l'Amérique a valu aux états qui y ont acquis des possessions, il fait remarquer l'indifférence qu'eut toujours à cet égard l'empereur Charles - Quint, comme l'effet d'une politique vraiment profonde. Les autres puissances s'efforçaient d'y multiplier leurs possessions ; il donna tout ce qu'il y possédait, & l'on ne soupçonnera pas sans doute que ce fût par générosité : il ne crut pas faire un grand présent. “Ce prince voulait régner en Europe, & non pas en Amérique. „ Il craignait de voir ses états se dépeupler, se transporter en quelque sorte en Amérique,

& par-là sa puissance réelle s'affaiblir ; il prévoyait qu'il *ne serait riche que pour autrui*, & qu'il *achèterait de ses propres sujets*, ce qu'il valait tout autant *tenir des autres nations*, sans faire des frais immenses & soutenir des guerres continuelles pour protéger & conserver des possessions éloignées, dont le revenu serait absorbé par ces dépenses.

L'exemple de la Grande-Bretagne devrait faire sentir combien cette politique est sage, & enseigner à toutes les puissances Européennes, qu'il est toujours dangereux de multiplier loin de leurs provinces des établissemens quelconques : mais est-ce de semblables leçons qu'on profite ? Et si la France a le dessus, ne s'empressera-t-elle pas d'enlever à sa rivale quelque-une de ces *petites isles dans des contrées éloignées*, dont M. le comte d'Albon pense, peut-être avec beaucoup de raison, que la possession ne peut jamais être que nuisible ?

L'auteur en vient ensuite au commerce des Anglais. Ils semblent au premier coup-d'œil faire tout celui de l'univers : les mers sont couvertes de leurs vaisseaux ; rien de plus animé que leurs ports ; tout y est en mouvement. Cependant, si nous en croyons notre auteur, il est prouvé par les registres même de leurs douanes, que de toutes les

contrées de l'Europe , il n'y a que le Portugal , avec lequel ils fassent un commerce avantageux : encore cet avantage a-t-il considérablement diminué. D'où venait donc la richesse de la Grande-Bretagne ? De son commerce avec ses colonies ; & cette branche en est aujourd'hui desséchée. Ainsi , selon M. le comte d'Albon , le commerce de l'Angleterre est détruit & presque sans ressource : la source de son opulence est tarie. Les droits sur les marchandises & les taxes nouvelles ne feront que consommer la ruine des particuliers , sans remettre l'état.

“ La Grande - Bretagne emprunte en vain les dehors de l'opulence , elle affiche inutilement le faste pour couvrir aux yeux des nations son indigence. Un squelette , revêtu de brocard , dérobe sa difformité , éblouit même par l'éclat de sa robe : mais pour peu qu'on s'en approche , on voit que la beauté de son habillement ne lui donne ni embonpoint , ni coloris , ni fraîcheur , & que sous l'éclat de l'or il n'y a qu'un squelette. „ Nous ne faisons que citer ; c'est aux gens instruits de ces matières à juger.

Il reste encore aux Anglais le commerce de draps & d'étoffes de laines. Il prospère ; mais on voit avec surprise par quelles impitoyables loix l'Angleterre l'a conservé & rendu exclusif. Celui qui fait sortir du royau-

me un béliér, un agneau, une brebis en vie, est puni par la confiscation de tous ses biens; outre cela, "après un an d'une prison très-étroite, il doit être conduit en plein marché, où le bourreau lui coupera la main, qui sera ensuite clouée dans le lieu apparent du même marché. La récidive emporte avec elle peine de mort. „ Sont-ce là les loix d'un peuple libre? Et à quoi sert d'être jugé par ses pairs, s'ils ont fait serment de juger conformément à de telles ordonnances? Par ce seul règlement on peut se faire une idée de l'inexactitude & de la rigueur des précautions du gouvernement à cet égard. Mais sont-elles sages? Tous les partisans de la liberté du commerce se joindront à notre auteur pour le nier; tout ce qui le gêne leur paraîtra contraire à la saine politique, aussi bien qu'au droit de la nature & des nations.

M. le comte d'Albon prétend encore que les Anglais, grands mangeurs, donnant de gros gages à leurs mariniers, payant des droits considérables, ne sauraient soutenir, pour le commerce des grains, la concurrence des marchands d'Amsterdam, quoique leur pays abonde en grains, & que leurs ports plus commodes que ceux de la Hollande leur facilitassent beaucoup la promptitude des expéditions.

Tout ce discours n'est, comme on voit, qu'un tableau des désastres de l'Angleterre. Après avoir assez décrit les symptômes effrayans de la maladie, l'observateur indique enfin un remède. L'expédient qu'il propose nous paraît singulier ; peut-être n'en est-il pas moins convenable ; mais il n'est guère à présumer qu'on en fasse usage. Il voudrait que la Grande-Bretagne vendit à la Russie, à la Hollande, aux autres puissances Européennes, ses établissemens dans les deux Indes & sur les côtes d'Afrique ; qu'elle employât le produit de ce grand encan, où l'on ne manquerait pas d'acheteurs, à payer ses dettes, & ne voulût plus être désormais qu'une puissance pacifique & commerçante. Quel membre du parlement ouvrira cet avis ? Et comment serait-il écouté ?

Il n'est parlé qu'en passant de la littérature anglaise, & ce morceau très-imparfait nous semble écrit d'un style affecté, que nous ne pouvons nous empêcher de relever. Faut-il dire que *“ Newton, par la force de son génie, a attiré à soi les opinions & les esprits . . . que Boyle marchait l'expérience à la main . . . que Loke & Clarke répandirent la lumière sur la nuit de la métaphysique ? ”* Toutes ces images manquent de naturel & d'agrément. Dit-on *“ tracer l'histoire avec un crayon énergique ? ”* Et

sur-tout, pourquoi dire des prédicateurs Anglais, qu'ils ont fait retentir, sur la tête des peuples, le tonnerre de leur éloquence? „ Quelles expressions! Et qu'est-ce que le *tonnerre de l'éloquence* du raisonneur & tranquille Tillotson? Où est la justesse dans cette phrase?

L'auteur indique deux causes de la décadence de la littérature en Angleterre; „ l'étonnante facilité de faire imprimer, qui multiplie beaucoup trop *l'espece des littérateurs*, „ (expression qu'on trouvera peut-être un peu singulière) & le défaut d'encouragemens, de protecteurs & de récompenses. Ces deux causes ont peut-être quelqu'influence : mais la principale, en Angleterre, comme en France, comme autrefois à Rome, c'est qu'après un siècle de grands écrivains vient toujours un siècle où *l'espece des littérateurs* cherche de nouveaux sentiers & s'égare. Des Sénèques & des Lucains sont assez naturellement les successeurs des Cicérons & des Virgiles.

L'auteur parle de la patience avec laquelle le génie anglais combat les obstacles, & il en cite un exemple qui mérite que nous le rapportions. „ Pour imaginer & exécuter la pendule qui a mérité la récompense promise par le parlement, Harrison a travaillé pendant quarante ans. „ Cette opiniâtre

patience les fait exceller dans les sciences de raisonnement & de calcul , à l'exception d'une seule , mais bien essentielle, c'est la politique.

La forme du gouvernement anglais , semblable en cela à celle des anciennes républiques , est propre à faire fleurir l'éloquence. Elle est le moyen de se distinguer ; aussi est-elle cultivée. Ce n'est pas , comme l'a déjà fait observer M. Linguet , l'éloquence d'Athènes & de Rome ; mais enfin c'est une sorte d'éloquence , & toujours au moins leurs orateurs ont le mérite d'une diction pure , châtiée & correcte ; les discours qu'ils prononcent sont aussi-tôt insérés dans les papiers publics & lus avec une avide attention , même par les moindres des citoyens. „ Aussi de tous les peuples connus , le peuple Anglais est-il celui qui parle le mieux sa langue. „

L'industrie des artisans Anglais est connue dans toute l'Europe ; mais on ne fait pas combien est pénible l'apprentissage auquel la loi les assujettit ; elle les rend réellement esclaves de leurs maîtres. Qu'un jeune apprentif , employé par son maître à broyer des drogues qui nuisent à sa santé , après s'en être plaint inutilement , cherche un asyle dans la maison paternelle ; si son maître le revendique , la loi lui prête main-

forte; elle lui rend le malheureux jeune homme, comme un esclave fugitif; il peut l'employer encore à broyer des poisons, jusqu'à ce qu'il expire dans les convulsions que lui occasionne cet apprentissage meurtrier. Le cas est arrivé, & l'on ne dit point si le maître a été puni de sa barbarie.

Il n'y a pas jusqu'au métier de laboureur, qui n'oblige en Angleterre à un assez long apprentissage. Mais ici M. le comte d'Albon ne peut refuser ses éloges au soin particulier avec lequel les Anglais ont cultivé toutes les branches de l'agriculture, qui est le premier des arts. Seulement il blâme l'étendue quelquefois immense des communes; il déplore la perte de ces vastes enclos que le luxe des riches dérobe à l'agriculture & dévoue à la stérilité, de ces grands parcs que " des cerfs, des daims & quelques autres bêtes fauves enlèvent à l'état. „

Enfin notre auteur donne des louanges à cette générosité bienfaisante, qui produit & soutient en Angleterre tant d'établissements utiles, qui aime à répandre, à prodiguer les secours, qui s'empresse à soulager les misérables. C'est un modèle qu'il propose à sa nation. " Ne rougissons point de l'avouer, dit-il avec une noble simplicité; de ce côté, les Anglais valent bien mieux que nous. „

Notons encore une expression que je ne crois pas en usage, mais dont en ce cas notre langue a besoin & qu'il faudrait adopter. " Combien de *faillis* malheureux, soutenus par leurs créanciers ! &c. „ Le mot de *banqueroutier* est si justement odieux qu'il est raisonnable d'avoir une expression absolument différente pour désigner l'homme qu'un malheur imprévu a ruiné sans ressource.

C'est parler bien long-tems d'un ouvrage aussi sérieux ; mais , s'il est permis de juger de nos lecteurs par nous-mêmes, ils ne se plaindront pas de la longueur de cet extrait. Les matières que traite M. le comte d'Albon , sont intéressantes, & il les discute trop bien , pour qu'il soit possible de n'en parler que légèrement. J'ai trouvé beaucoup de plaisir à le lire, toutes les fois qu'il ne s'agit pas de littérature : sans être politique, on s'apperçoit aisément qu'il a beaucoup vu & beaucoup pensé ; avec cela, on n'ennuie jamais que les gens frivoles. Et où est l'homme sensé, qui voulût écrire, même un journal, pour ceux qui ne feroient goûter dans leurs lectures que ce qui est frivole ?

II. *Anecdotes secretes pour servir à l'histoire de la république des lettres en France, depuis 1762 jusqu'à nos jours ; ou Journal d'un observateur ; &c. A Londres, chez John Adamson, 1779. Tome second.*

DES *anecdotes secretes* ! imprimées à Londres ! voilà un titre bien séduisant, bien propre à faire acheter l'ouvrage par les curieux ; mais il n'en donnera pas grande idée aux gens instruits. L'*observateur*, qui a bien voulu communiquer au public ces mémoires littéraires *pour servir à l'histoire* de l'année 1778, donne sans doute un autre sens que nous au mot *anecdotes*, ou au mot *secretes* : car autrement, *anecdotes secretes* serait un peu ridicule ; y a-t-il des *anecdotes* qui ne soient pas *secretes* ? Oui ; celles-ci, qui sont très-publiques & qui n'apprennent rien à personne. Qui ignore les détails de la mort & de la sépulture de Voltaire, son testament, la vente de sa bibliothèque ? Pour qui la retraite & la mort de Rousseau, la rédaction d'un nouveau *Mercur* de France, l'arrêt de l'inquisition contre le comte Olavidès, sont-ils des secrets ? Qui s'intéresse aux débats de la faculté avec la société royale de médecine, à la chute des *Barmécides* de M. de la Harpe, à sa mau-

vaïse humeur contre M. Duffiëux qui a critiqué sa pièce, qu'il a menacé de coups de bâton, & à qui il a été obligé de faire des excuses ? C'était bien la peine de faire un livre !

En général, cet ouvrage ne fait pas l'éloge des gens de lettres : de petits talens, de petites intrigues, de petites farces, des tracasseries ; voilà l'histoire littéraire de notre siècle philosophe. Si le sieur Lacombe, libraire, a fait une banqueroute d'un demi-million, il s'en prend à M. Marmontel & à son triste poëme des *Incas*. On est surpris que le grave docteur Franklin, chargé des affaires les plus importantes, se trouve au milieu des beaux-esprits oisifs & frivoles de Paris, & se repaïsse d'un encens fade & puérile : est-ce bien là l'homme auquel convient cette devise sublime ? “ *Eripuit cælo fulmen, sceptrumque tyrannis.* „ On n'est pas surpris d'entendre parler défavorablement de MM. Linguet & Beaumarchais ; ils ne sont pas aimés de la plupart des écrivains : mais que chacun soit maltraité ; qu'on appelle J. J. Rousseau un cynique ; qu'on dise que *M. Diderot est un de ceux qui craignent le plus la publicité de ses mémoires* ; qu'on représente M. d'Alembert comme un comédien & un intrigant ; qu'en un mot, per-

sonne ne soit épargné, cela étonne un peu plus : ferait-ce peut-être un attribut essentiel d'un livre d'*anecdotes*, imprimé à Londres ?

Le roi lui-même & le gouvernement & les gens en place ne sont guere plus ménagés que les gens de lettres. On y dit, par exemple, "que le roi est personnellement peu zélé pour ou contre relativement à la religion, pour laquelle il a une parfaite indifférence. „ C'est s'exprimer d'une manière bien décisive sur une chose que vraisemblablement on ignore, & dont il faudrait encore se taire, lors même qu'on en ferait assuré.

Le style de cet ouvrage ne vaut pas mieux que le reste; enforte qu'il ne mérite à aucun égard l'attention & la curiosité du public. Mais il me semble que tous les journalistes devraient prévenir leurs lecteurs contre l'empressement avec lequel ces sortes de nouveautés sont généralement recherchées.

Une des seules choses que j'aie lu avec intérêt dans cette rapsodie, ce sont les réjouissances absurdes & indécentes de la populace après la victoire très-équivoque du duc de Chartres, son triomphe à l'opéra; & trois chansons gaies & naïves, dans deux desquelles il est célébré, & dans la troisième

plaisanté. On reconnaît dans tout cela l'humeur de la nation française. A Londres, personne n'a pensé à chançonner l'amiral Keppel.

Deux vers pleins de délicatesse, méritent d'être conservés : c'était une crèmiere qui les avait mis pour devise le jour des réjouissances pour *l'ouverture du ventre de la reine* :

La nation au ciel demandait un amour :

Une grace descend l'annoncer à la cour.

Voilà tout ce que je dirai de ce recueil, dont je n'aurais pas même parlé, si je ne croyais devoir de semblables annonces aux personnes qui lisent mon Journal.

III. *Le nouvel Abeilard, ou lettres de deux amans qui ne se sont jamais vus, 4 vol. En Suisse, chez les libraires associés, 1779.*

CET ouvrage a été annoncé beaucoup trop légèrement à mon gré dans le Mercure de France : il mérite l'attention du public, sur-tout dans un tems où les ouvrages originaux sont si rares dans tous les genres ; or, celui-ci est certainement original & rempli de vues neuves & utiles ; il suppose une grande étude du cœur humain : on voit que l'auteur s'est beaucoup

occupé de tout ce qui a rapport à la plus intéressante de toutes les relations, à celle qui est le fondement de la société des hommes, au mariage. A tous ces égards, c'est un livre dont je ne puis que recommander la lecture, du moins aux jeunes hommes & aux personnes mariées.

En voilà bien assez sans doute pour faire pardonner des longueurs, des choses de mauvais goût, des invraisemblances, un peu d'affectation : il faudrait plaindre le critique minutieux, que tous ces défauts, fussent-ils plus sensibles encore, empêcheraient de rendre justice aux talens distingués de l'auteur & au mérite de son roman.

Il n'est pas possible de rendre un compte exact du *nouvel Abeilard*, & je ne l'entreprendrai pas. Je n'ai pas dessein d'ailleurs de satisfaire la curiosité de mes lecteurs, mais de l'exciter, parce que je souhaite qu'on lise l'ouvrage entier. Je me bornerai donc à en donner ici une idée générale.

Commençons par raconter simplement ce qui arrivera sans doute à d'autres, comme à moi, c'est que j'étais déjà fort avancé dans la lecture de ce roman, lorsqu'il a commencé à m'intéresser : jusques-là, il ne me paraissait que bizarre, & je comprends qu'il faut s'être fait au ton de l'auteur, pour le lire avec plaisir. Il en est de même de plusieurs

autres ouvrages ; & ceux qui , se rebutant dès les premières pages , ferment un livre dont le style & la manière leur déplaisent , n'ont pas le droit d'en juger , ne sauraient en juger sainement , & se privent souvent de l'amusement utile que leur aurait à la longue procuré sa lecture. Serait-on raisonnable de ne point se foucher de faire connaissance avec un homme peut-être aimable , honnête , instruit , parce qu'il y aurait dans sa physionomie , dans son abord , dans son ton , dans ses manières , quelque chose de désagréable au premier coup-d'œil ? On s'y fait.

Après cette petite observation , que je ne crois inutile ni en littérature , ni en morale , parlons de notre *nouvel Abeilard*.

S'il faut en croire l'éditeur de cette singulière correspondance , car il ne prétend pas être autre chose , la nouvelle Héloïse est une histoire très-réelle. Julie eut un fils de son amant ; Claire eut un fils aussi : l'un & l'autre lisent , dans ce roman immortel , l'histoire embellie de leurs parens , dont ils conservent chèrement la mémoire. Intimement liés dès leur enfance , ils épousèrent deux sœurs , filles d'une honnête marchande de Paris. Le fils de Julie eut de sa femme un fils unique ; le fils de Claire , une fille unique. Ils furent nommés Abeilard &

Héloïse ; & ce fut le titre sous lequel Jean-Jacques avait publié les aventures de Julie , qui déterminâ à leur donner ces noms romanesques. Quoiqu'ils fussent si proches parens , on les destina l'un à l'autre ; il semble même que l'éditeur ne voie dans ce parentage qu'une raison de plus de les unir , en quoi nous ne saurions penser comme lui.

Il ne paraîtra pas surprenant que le fils de Julie fût plus qu'un homme ordinaire. C'était lui qui avait marié son beau-frère , qui lui avait appris à être époux heureux : il était l'ame & l'oracle des deux familles.

Persuadé que l'un des sexes est nécessaire au bonheur de l'autre , & qu'ils ne peuvent être heureux l'un par l'autre qu'autant que l'amour qui forma leur union subsiste entr'eux , il ne voulait rien négliger pour fortifier cette délicieuse passion , pour en augmenter le charme , pour en prolonger la durée : " cette plante délicate , étrangère à notre climat , doit être cultivée , selon lui , avec toutes les précautions possibles. „

Les deux amans futurs furent séparés depuis l'âge de quatre ans ; on ne leur permit plus de se voir : par ce moyen , ils furent garantis de tous les inconvéniens qui résultent d'une trop libre fréquentation : l'amour ne fut point affaibli par la familiarité : long-

tems contenu, il conserva toute sa force; il s'accrut même par l'impatience. Mais on se hâta de lui donner un objet; on parla au jeune homme de l'épouse qu'on lui destinait; il vit son portrait & en fut charmé: ainsi son imagination fut occupée. On suivit la même marche avec le même succès à l'égard d'Héloïse.

On leur permet alors de s'écrire, & cette correspondance dure jusqu'à l'instant de leur mariage, même après qu'ils se sont vus & qu'ils se connaissent. Jusqu'à cette première entrevue, ils ignoraient le nom l'un de l'autre, & ne se connaissaient que par leurs portraits & par leurs lettres, desquelles leurs parens avaient soin de retrancher tout ce qui aurait pu nuire à leur projet, en révélant trop tôt le mystère.

Ceci n'est que le cadre du roman. Abeillard écrit à son amante ce qu'il apprend de son pere; des observations vraies sur le caractère général des diverses conditions de la société; six romans, intitulés *Modeles*, & qui sont en effet des instructions historiques, dont les personnes mariées peuvent profiter selon leurs différentes positions; deux contes bleus, qui font partie de l'un de ces modeles; des leçons de physique, un peu de littérature, un peu de politique, un peu de métaphysique, & même un peu de

religion : il y a de tout dans ce livre , & tout y est singulier.

Un mot sur la physique. L'auteur présume qu'il n'y aura que des femmes qui la lisent. Il a eu trop bonne opinion d'elles. L'exemplaire que j'ai eu avait été lu par des femmes instruites & d'un caractère sérieux : les feuillets où il s'agit de physique , n'étaient pas même coupés.

Elles avaient eu grand tort , & ces leçons les auraient sûrement amusées. Les astres sont des corps animés ; au moins M. de la Rupelle (c'est le nom que porte le fils de Julie) penche très-fortement vers cette opinion ; & si elle était prouvée , l'auteur du *Système de la nature* serait , dit-il , écrasé sans pouvoir se relever. Chaque soleil est un astre mâle , auquel les planetes qui l'environnent forment une sorte de ferrail. Un seul végétal ; modifié par les climats & les expositions , a couvert notre globe d'une diversité innombrable de plantes ; un seul animal a de même produit toutes les variétés du regne animal. Et si vous voulez *un motif de chasteté bien supérieur à toutes les fadaïses des moralistes* , cette physique vous le fournira : c'est que le germe fourni par le mâle , provient du cerveau , enforte que le mâle produit en quelque maniere par sa puissance intellectuelle. J'espère qu'en voilà

assez pour inspirer à tout le monde la curiosité de lire d'un bout à l'autre les leçons de physique & de philosophie, que M. de la Rupelle donnait à son fils.

Les contes bleus sont un peu longs & remplis de répétitions assez ennuyeuses, quoique le narrateur cite Homère pour les justifier; mais il y a des choses très-amusantes, & l'on peut même y trouver de fort bonne morale. Ils ne sont pas de l'invention de l'auteur; il n'a fait que les habiller en nouveau langage, & les embellir.

Ce qu'il y a de mieux, ce sont les modèles : une foule de détails heureux, de conversations bien rendues, de réflexions vraies, d'observations fines, les rendent bien supérieurs aux romans ordinaires. Ce n'est pas qu'il n'y ait toujours des singularités. Tantôt c'est un seigneur qui donne à son fils une femme qu'il n'a point encore vue; tantôt un jeune homme qui élève lui-même la jeune fille qu'il se propose d'épouser; tantôt, au contraire, une jeune fille de quatorze ans, à qui l'on donne pour mari & pour élève un enfant de huit ans; tantôt un homme passionnément amoureux qui ne révèle le mystère de son amour que la seizième année de son mariage. Et ce qu'il y a de plus singulier encore, tous ces personnages extraordinaires se retrouvent ensemble

à la fin, comme dans nos vieux romans; ils tiennent tous les uns aux autres; ils sont parens ou amis, & ne forment qu'une même société.

Si tout cela vous paraît un peu difficile à croire, souvenez-vous qu'il ne s'agit pas ici de vraisemblance, & que l'éditeur n'était pas le maître de rien changer, puisque la correspondance est réelle. Que dire à cela? C'est une égide qui repousse tous les traits de la critique.

Mais quand cela ferait, encore aurait-on dû supprimer un trait du plus mauvais goût. On connaît le sort de l'ancien Abeilard. La ressemblance du nom fait imaginer à l'oncle du nouveau, une maussade plaisanterie. On l'attire dans une maison, où quatre hommes inconnus se saisissent de lui, l'attachent, & paraissent disposés à le traiter en Abeilard. La belle scène! Pourquoi donner à son héros ce ridicule? Et son oncle lui écrit pour se moquer très plaisamment de lui; & le jeune homme écrit fort sérieusement à sa maîtresse comment il se rassurait dans cette désagréable situation. En vérité, lorsqu'on voit dans la préface que l'auteur est assez content de tout cela, on est fort tenté de lui adresser ce vers du *Misanthrope* :

Quoi ! vous avez le front de trouver cela beau ?

J'aimerais fort aussi que l'amie & la confidente d'Héloïse eût un autre nom que celui de *Tonton*, qui est assez désagréable, & qu'un éditeur pourrait, je crois, sans scrupule se permettre de changer.

Quelques expressions de l'auteur me paraissent encore devoir être reprises. Enq-blera - t - il, par exemple, à force de l'employer, la phrase de *faire l'amour*, qu'il répète sans cesse ? " On nous *fait faire l'amour* par lettres ; on ne nous permet encore de *faire l'amour* que par lettres, &c. „ Ce ne fera jamais le bel usage de parler ainsi.

" Si je pouvais jouir de votre vue, je ferais *comble*. „ Autre expression *néologique*, que l'auteur emploie très-fréquemment, & qu'il ne faut pas imiter, si je ne me trompe : au moins n'est-elle d'aucun bon auteur ; & il me semble que nous avons déjà assez de termes exagérés, sans en inventer de nouveaux. Ne nous suffit-il pas d'être *enchantés*, *charmés*, *ravis*, *transportés* ? Voulons-nous encore être *comblés* ?

Je ne vois pas non plus qu'il y ait beaucoup à gagner à changer la phrase ordinaire, " on ne saurait exprimer ; ou, il n'est pas possible, il est impossible d'exprimer, &c. contre celle-ci, pour laquelle l'auteur a une

grande prédilection : “ impossible d’exprimer, &c. „ On croit par ces tournures donner à son style plus d’énergie & de rapidité; on ne fait que le rendre moins naturel.

Et pourquoi changer l’orthographe du mot *gager* ? Pourquoi écrire constamment *gajer* ? Je ne puis en découvrir aucune raison. Pourquoi un *gaje*, plutôt qu’un *paje*, qu’un *avantaje* ? &c. Toutes ces innovations ne me paraissent pas conséquentes : prenons l’orthographe de l’abbé de Saint-Pierre, ou gardons la nôtre.

Cet extrait est déjà trop long , pour l’allonger encore par des citations, comme c’était d’abord mon dessein. Ce que j’ai dit est suffisant pour donner une idée générale de l’ouvrage que j’ai sous les yeux. J’ajouterai qu’il me paraît infiniment préférable à la plupart des ouvrages qui paraissent de nos jours : au moins a-t-il coûté du travail ; au moins peut-il être utile.

L’auteur a des droits à la reconnaissance du public , puisqu’il a voulu faire connaître plus distinctement les devoirs si essentiels de la société domestique , en faire sentir l’importance , en faciliter la pratique & les rendre également agréables & sacrés. A cet égard, il est le digne imitateur de Jean-

Jacques Rousseau , qu'on pourrait lui reprocher , à d'autres égards , d'avoir un peu trop absolument pris pour modele.

Je ne dirai donc pas que ce soit ici un excellent ouvrage ; mais j'aimerais mieux l'avoir fait que tout autre ouvrage qui ne serait pas excellent. Je ne dirai pas qu'un bon littérateur doive le placer dans sa bibliothèque , à côté de la *nouvelle Héloïse* , ni même , si l'on veut , qu'il doive l'y placer du tout : mais je dirai qu'il sera bien-aise de l'avoir lu ; mais je souhaiterai que les peres & les meres de famille en fassent une lecture attentive & réfléchie ; ils en feront sûrement plus capables d'être heureux , plus propres à remplir leurs devoirs ; “ & le devoir rempli (comme le dit parfaitement bien la vertueuse mere d'Abeilard à l'épouse de son fils) le devoir rempli est un baume salutaire qui adoucit tous les maux , & qui les guérit à la fin radicalement : il ne s'agit que d'en faire un long usage. „ Quand l'auteur de cet ouvrage n'aurait écrit que cette seule phrase , il nous paraîtrait encore avoir bien mérité de l'humanité.



IV. *Monde primitif, analysé & comparé avec le monde moderne, tome VI, où on le considère dans les Origines latines, ou Dictionnaire étymologique de la langue latine, près de 800 pages in-4°. avec une carte de l'Italie ancienne & des planches. Par M. Court de Gebelin. Paris, 1779.*

CE sixième volume du *Monde primitif* traite d'objets très-intéressans, dont on s'est extrêmement occupé, mais sur lesquels on avait laissé d'épaisses ténèbres. L'auteur, en suivant la même marche qu'il avait annoncée dans son plan général & raisonné, a trouvé moyen d'en faire un ouvrage absolument neuf, qui simplifie singulièrement l'étude du latin, & qui répand une vive lumière sur ses origines.

Il est divisé en deux parties. La première, est historique; la seconde, étymologique: l'une, sous le nom de *Discours préliminaire*, roule sur l'origine des peuples & des langues de l'Italie: l'autre classe les mots latins par familles immenses, liées presque toujours à des syllabes celtiques dont on les voit descendre, en même tems qu'on y trouve leurs rapports avec nombre d'autres langues, sur-tout avec les langues savantes. Ces deux parties ne sont pas éga-

lement susceptibles d'extraits; nous nous étendrons donc un peu plus sur la première : nous donnerons quelques exemples pour la seconde, propres à en faire sentir l'utilité.

Discours préliminaire. Ce discours est divisé en deux parties. L'une traite de l'origine des peuples de l'Italie : l'autre, de leurs diverses langues. Huit articles composent la première.

On fait voir dans le premier les avantages de la langue latine, & la nécessité d'en abrégier l'étude par l'étymologie; mais par des étymologies fort différentes de celles qu'on a admises jusqu'à présent.

Dans le second, on passe en revue les savans Romains, qui se sont occupés des étymologies latines, *Elius Gallus*, *Elius Stilo*, *Cornuficius*, *Varron*, *Verrius Flaccus*, *Marcellus*, *Isidore*; & l'on donne quelques exemples de leurs étymologies bizarres & de nulle utilité, parce qu'elles n'étaient point calquées sur le vrai.

Le troisième indique les principaux étymologistes qui ont dérivé le latin de la langue hébraïque, *Guichard*, *Cruciger*, *Belman*, *Casaubon* fils, *Vossius*, *Thomassin*, &c. On rapporte les motifs sur lesquels ils se fondaient, & on développe les objections auxquelles donne lieu ce système. On traite
ensuite

ensuite des savans qui ont dérivé cette langue de la germanique, & de ceux qui l'ont dérivée du celtique.

Mais cette question tient à celle de l'origine des peuples de l'Italie. Vinrent-ils en droiture de l'orient, ou était-ce des peuples Européens, qui traversèrent les Alpes? C'est l'objet de l'article suivant.

L'Italie, séparée de toutes les parties du monde par une vaste mer, ne tenait, par le continent, qu'aux nations Celtiques. Ce furent donc celles-ci qui, s'enfonçant pour la chasse, &c. dans les Alpes, découvrirent l'Italie & s'y établirent par l'orient, le long de la mer Adriatique, par le nord, du côté de la Rhétie ou Grisons, &c. par l'occident, le long du golfe de Gènes. On distingue sans peine ces trois sortes de colonies, sous les noms de Sicules, Aborigènes & Ombriens.

Les Sicules, maîtres de l'Italie méridionale, furent les premiers en date. Les Aborigènes, maîtres de l'intérieure, furent les seconds : les Ombriens, en possession de la septentrionale & des côtes de la Méditerranée, furent les derniers.

Plus tard arrivèrent les Pelasges, les Grecs, les Toscans ou Raseni, ceux-ci venus de la Rhétie. Le surcroît de colonies, pressant

sur les Sicules, ils passent dans la Trinacrie, qui en prend le nom de Sicile.

Enfin s'élève Rome. Ses origines sont l'objet du cinquième article. On analyse d'abord tout ce qui s'est dit pour & contre la certitude de son histoire; on conclut que tous les savans qui ont rompu une lance à ce sujet, ont tous été hors de la question, parce qu'ils ne s'étaient point aperçus que les commencemens de l'histoire de Rome étaient remplis d'êtres allégoriques, & que les principes du monde primitif peuvent seuls fixer les idées à cet égard. On fait voir qu'outre Faune Fauna, Carmenta & Evandre, Rome connut d'autres personnages allégoriques, *Enée* qu'elle dut aux Albains, *Romulus* qu'elle dut aux Sabins, *Tarpeia*, &c.

Six caractères forment l'allégorie d'Enée. 1°. Il est adoré sous le nom d'Ion, ou de Jupiter indigène. 2°. Il se noie dans le fleuve Numique. 3°. Dans ce même fleuve, où s'était déjà noyée *Anna Perenna*, sœur de Didon. 4°. On voyait son tombeau dans un grand nombre de villes & de contrées. 5°. Il s'appelle *Enée*. 6°. Il est chef des Troyens.

Que *Romulus* également n'ait pas été un mortel, mais le *roi soleil*, adoré sous le nom de *Romulus Quirinus*, long-tems même

avant la fondation de Rome, c'est ce qu'on établit de même par six sortes de preuves.

1°. Numa le mit au rang des dieux sous le nom de Quirinus.

2°. Il ne fut regardé que par quelques-uns, comme le fondateur de Rome, & même sur de très-faibles raisons de convenance.

3°. Il n'était point de la famille des rois d'Albe.

4°. Son histoire est calquée sur d'autres, en particulier sur celle de *Quirinus*, Sabin, fils de Mars, &c.

5°. Tout ce qu'on en dit était dû aux tables sacrées.

6°. Le reste des faits attribués à ce prince, ne sont que des contradictions ou des amplifications sans fondement.

Le lecteur est prié de ne point prendre de parti jusqu'à ce qu'il ait lu le détail de ces preuves qui renferment nombre de faits qu'on avait beaucoup trop négligés.

On discute l'incertitude de l'année où Rome fut fondée, & de celle où Numa commença à régner. On finit par proposer de nouvelles vues sur les commencemens de Rome.

Dans l'article 6, on traite de quelques causes de la grandeur du peuple romain, auxquelles on n'avait pas fait attention; & de la *division politique* des peuples de l'Italie,

au moment où les Romains parurent , parce que ces deux objets sont inséparables.

L'article 7 prouve , par le culte des peuples de l'Italie envers les montagnes , les fontaines & les lacs , de même qu'envers Mars & Diane , qu'ils étaient colonies Celtiques. On fait voir en même tems que Mars est le soleil ; Diane , la lune , & qu'ils furent peints , le Dieu sous la forme d'une lance , la déesse sous celle d'une pierre , parce que ces symboles étaient parfaitement analogues , l'un à la vie *active* des hommes , l'autre à la vie *sédentaire* des femmes.

L'article 8 prouve , par les noms de lieux , montagnes , rivières , lacs , fontaines , peuples , villes , &c. que les premiers habitans de l'Italie furent des Celtes. Ici , on ne décompose pas les noms à volonté. On prend un mot celte avec la signification ; on met au-dessous les noms de l'Italie & de l'Europe , qui ne sont que la répétition de ce mot & qui présentent la même idée. C'est un genre de preuves qui ne peut faire illusion , & qui est au-dessus de toute objection.

C'est ainsi que du mot celte , *Van* , *Ven* , *Von* , *Ban* , *Ben* , *Aven* , *Avon* , qui désigne constamment l'eau , une source , une rivière , un lac , sont venus une foule de noms de rivières appelées *Vane* , *Vanne* , *Vene* , *Ban* ,

Ben, Aven, Avennes, Avon, &c. dont on trouve ici l'énumération; & d'un grand nombre de lieux situés sur des eaux & appelés *Vannes, Venan, Avains, Avesnes, Avane, Avenio, Avignon, Avanche, &c.* & tous ces noms de l'Italie, *Aventia, Aven, Bon-acus, Aponus, Me-vana, Venise, Venusia, Aventin, Bano, &c.*

La prodigieuse quantité de rapports pareils & de toute espece, dont cet article est rempli, & qui aurait pu être porté beaucoup plus loin, rend cet article aussi neuf que curieux & intéressant.

L'étymologie des mots *Italie, Alpes, Apennin, Lazium, Vacuna, Eques, Her-niques, Lepontins, Ombriens, Sabins, &c. &c.* prouvée avec cette même simplicité, est au-dessus de tout doute, & forme l'accord le plus parfait & le plus satisfaisant entre les noms de lieux & la langue des peuples qui imposèrent ces noms. Ce sont deux dictionnaires qui se vérifient l'un par l'autre, & qui instruisent d'autant plus que chaque nom devient par là un tableau fidele & amusant.

A la tête de ces articles, on dit un mot de la carte de l'Italie ancienne, qui accompagne cet ouvrage; de quelques corrections qu'offre sa partie méridionale, & d'une nouvelle maniere de dresser les cartes, comme à vol d'oiseau, & qu'on a cherché à suivre

ici. L'auteur sera flatté qu'on lui fasse parvenir toutes les corrections & perfections dont celle-ci est susceptible : il aurait surtout désiré pouvoir marquer par des points la différence qu'offre le sol actuel de l'Italie, d'avec le sol ancien : mais le tems & les secours nécessaires lui ont manqué. Il a été étonné en général de l'imperfection des cartes de l'Italie ancienne.

Les langues dont on traite dans la seconde partie, sont 1°. les langues des Osques, des Sabins, des Etrusques, des Samnites, avec les mots que les anciens nous en ont conservés, les monumens qui en restent & leurs alphabets.

Passant ensuite à la langue latine, on traite de ses révolutions qu'on a comparées à l'enfance, à la jeunesse, à l'âge mûr. Cette enfance fut longue, & n'a laissé presque aucune trace : la jeunesse passa avec la rapidité d'une rose : l'âge mûr abondant en excellens ouvrages de tout genre, fait encore les délices de ceux qui aiment à s'instruire.

On passe en revue divers monumens du premier âge, les vers saliens, les loix du tems des rois, les loix des douze tables, la colonne rostrale, le tombeau de Barbatius. On y rapporte des choses neuves sur l'origine des prêtres saliens & sur des restes qu'on en voit ailleurs.

Quant au second âge, on commence par des vues générales sur l'état des connaissances humaines à cette époque; on traite des principaux poètes qui s'y distinguèrent, d'*Andronicus*, de *Nævius*, *Ennius*, *Pacuvius*, *Accius*, *Afranius*, *Lucilius*.

On rapporte quelques-uns de leurs fragmens.

On y joint des tables, des différences du latin de cet âge d'avec le suivant, & le vocabulaire des principaux mots qui y furent en usage.

On finit par la maniere de se servir du Dictionnaire étymologique latin qu'on offre ici au public, & par un petit traité des *terminaisons latines*. On examine ces terminaisons en général, leurs causes, leurs différentes classes, les lettres qui les forment, & la valeur de ces lettres; l'origine étymologique de ces terminaisons.

Telle est l'esquisse rapide de ce discours préliminaire, & qui, avec la table des matieres, est de 328 pages.

Dictionnaire étymologique. Le reste de ce volume contient les cinq premieres lettres du Dictionnaire étymologique latin.

On en voit tous les mots distribués en grandes familles, dont le chef est toujours un monosyllabe celtique, & subdivisées en classes plus ou moins nombreuses. Chaque

lettre est terminée par les mots grecs & les mots orientaux qui lui appartiennent & que les Latins adopterent. Donnons pour exemple la lettre A.

1°. A désigne l'idée de posséder. Associé à E, qui désigne l'existence, & liés par la labiale B, on en fit le verbe grec *Ab-eis*, tu es ayant, tu as. Les Latins en firent *HAB-ES*, *habeo*, &c. Et l'unissant à des propositions initiales, ils en firent *Adhibeo*, *Co-hibeo*, *Exhibeo*, *Perhibeo*, *Prohibeo*, *Red-hibeo*, dont on rapporte les significations & les dérivés.

De A, marquant la possession, se formerent AB & AD, & relatifs l'un à la possession passée, l'autre à la possession future.

Urbe capta ab Alexandro, la ville ayant été prise par Alexandre : mot à mot, la ville étant tombée par sa prise dans la possession d'Alexandre.

Liber ad Ciceronem, livre pour Cicéron, mot à mot, livre qui doit être dans la possession de Cicéron.

De l'un vint *Ab-ire*, *Ab-jicere*, *Ab-jurare*.

De l'autre, *Ad-ire*, *Ad-jicere*, *Ad-jurare*.

2°. Du premier AB, AV, bien précieux, desir extrême, se formerent *Aveo*, *Avidus*, *Avarus*, *Avena*, nom générique des

biens de la terre *Avus*, *Abbar* & tous leurs dérivés.

3°. AC, désignant tout ce qui est piquant, forma quatre grandes familles.

1. AC, aigu, pointu.

2. AC, acide, âcre.

3. AC, aiguillonner, conduire.

4. AC, même, semblable.

A la première famille se rapportent 1°. *Acus*, *Acuo*, *Acutus*, *Aculeus*, *Acumen*, &c.

2°. *Acies*, *Acia*, *Acicula*, &c. & leurs dérivés.

A la seconde famille, *Acidus*, *Acer*, *Acerbus*, *Acesco*, *Acritas*, *Acinus*, *Acri-folium*, *Accipiter*, *Acipenser*, *Aquila*, *Aquilo*, *Acra*, & leurs dérivés, de même que ces composés, *Ex-acuo*, *Per-acuo*, *Præ-acuo*, &c. *Co-acesco*, *Ex-acerbesco*, *Sub-acerbus*, *Sub-acidus*, *Ex-acero*.

A la troisième, *Ago*, mot à mot, pousser avec l'aiguillon, chasser devant soi; 2°. exciter, animer; 3°. mener, conduire: de là ces diverses branches.

Actus, poussé, contraint, fait. *Actio*, *Actor*, &c. *Agito*, *Age*, *Agilis*, *Agmen*, *Ad-agium*, mot à mot, sentence vive & piquante, mot fait pour animer, pour piquer, bon mot. De là, ces composés, *Ab-igo*, *Ad-igo*, *Amb-igo*, *Circum-ago*, *Co-actio*, *Co-ago*, puis *Cogo*, *Cogito*, & les composés,

Ex-cogito, In-cogito, Præ-cogito, Re-cogito, &c. De-ago, puis De-go, Ex-igo, Ex-actio, Ex-agito, Per-ago, Re-ago, Red-ago, Sub-agito, Trans-igo, &c. & tous leurs dérivés.

La quatrième famille paraît n'avoir aucun rapport à celle-là; elle signifie *peinture*, & elle vient cependant du même radical, parce qu'on se peignait le corps en le piquant avec des instrumens pointus, & en remplissant ces trous d'une couleur quelconque. A cette famille tiennent *AC*, de la même manière que; prononcé *EC, EIC*, on en dérivait le grec *Eikon*; le latin, *Icon*, portrait, image, représentation. *EIC* des Grecs devenus *SIC* en latin, de même, ainsi; *Æquus*, le même semblable: 2°. juste, équitable; 3°. décent, honnête; 4°. aplani, uni.

De là divers dérivés *Æquum, Æquo, Æqualis, Æquator, Æquitas, &c.* Une foule de binomes, ou mots composés de deux: *Æquævus, Æquæanimis, Æqui-librium, Æqui-manus, Æqui-noctium, &c. Æquiparo, Æqui-valeo, &c. & ces composés: Æd-æquo, Co-æquo, Ex-æquo, Per-æquo, In-iquus, &c. & tous leurs dérivés. Ce seul mot AC emporte dix-sept colonnes.*

On peut juger par cette analyse de la lettre A, de la forme neuve qu'offre ce Dictionnaire; de la simplicité qu'il répand dans

l'étude de la langue latine, de l'intérêt qui en résulte pour chacun de ces mots dont on voit l'origine, les causes, la famille, les rapports avec la nature.

On s'est attaché sur-tout à donner l'origine & à rendre raison de toutes les prépositions, des conjonctions, & d'une foule d'adverbes qui semblaient isolés, & dont jamais aucun étymologiste n'avait osé entreprendre de rendre raison, d'en découvrir l'origine.

Mais pour trouver plus de goût à ce travail, pour n'être pas arrêté par les changemens qu'éprouve un même mot dans ses dérivés, il faut être au fait des principes de l'auteur, & sur-tout connaître les tableaux où il a exposé tous les changemens de prononciation dont chaque lettre est susceptible, & qu'elles se substituent sans cesse l'une à l'autre : tableaux qui se trouvent dans le volume du *Monde primitif*, intitulé *Origine du langage & de l'écrit*. C'est là qu'on voit, par exemple, que A se change en Æ, E I, I, &c. que H se change en S, F, &c. & l'on n'est plus étonné de voir AC devenir ÆC, EIC, IC, SIC; HAST se changer en HEST, & puis en FEST; & que HASTer & FESTinare appartiennent aussi à la même famille.

Le second volume, ou la suite de ce Dic-

tionnaire étymologique, est sous presse : il paraîtra vers la fin de l'année. Il sera terminé par une table alphabétique pour trouver les mots latins dont on voudra connaître la valeur & l'origine, & par un tableau des mots radicaux & de leurs principaux dérivés, classés suivant les touches de l'instrument vocal, semblable à celui qui termine le Dictionnaire de la langue française, & qui fait le cinquième volume du *Monde primitif*.

L'auteur de ces ouvrages se propose de faire paraître dans peu des *Grammaires* française, latine, grecque, &c. développées d'après ses vues & d'après les principes qu'il a développés dans sa *Grammaire générale & universelle*, qui fait le second volume du *Monde primitif*.

V. *De l'éducation physique & morale des femmes, avec une notice alphabétique de celles qui se sont distinguées dans les différentes carrières des sciences & des beaux-arts, ou par des talens & des actions mémorables. Paris. Freres Etienne. 1779.*

VOICI la dédicace bizarre de ce livre.

“ Aux femmes.

„ Sexe choisi par l'Eternel, pour être

la plus brillante preuve de sa toute-puissance, pour faire les délices & le bonheur du monde, je veux briser vos chaînes, vous empêcher d'être éternellement asservies par l'orgueilleuse présomption des hommes. Agréez mes efforts. Mon but est d'épouser vos vertus, d'ajouter de nouveaux attraits à vos charmes, & d'assurer vos justes droits sur des appuis inébranlables, &c. „

Il serait très-aisé de parodier ce début céladonique; & la parodie, si elle n'était pas galante, serait peut-être plus fondée en raisons. Mieux vaut passer au but de l'auteur. „J'entreprends de démontrer, ajoute-t-il, que la fatale oisiveté & la honteuse ignorance, auxquelles les femmes paraissent condamnées, sont les sources des maux qui accablent le genre humain: personne ne nie cela. J'essaie en même tems de prouver combien il est nécessaire de les voir rentrer dans l'exercice des talens dont l'Etre suprême leur a si libéralement départi tous les germes. „ C'est sans doute une très-belle entreprise; & personne ne s'y opposera. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que l'ouvrage ne répond point à ce texte. L'auteur, dans un énorme discours, prétend prouver que les femmes ont précisément la même dose d'aptitude que les hommes, pour cultiver, pour perfectionner les sciences agréables &

abstraites. Il en infere que leur éducation devrait être la même que celle des hommes. Aux raisonnemens il a joint pour pieces justificatives une compilation en forme de dictionnaire , des hauts faits & des beaux dits de femmes dont l'existence ignorée s'est trouvée figurer dans le même cadre , à côté des Sévigné, des Deshoulières. Voilà les paradoxes qu'il faut examiner.

Ces paradoxes ne sont pas nouveaux ; & sans parler des efforts impuissans que des femmes d'esprit ont faits dans tous les tems pour leur donner un air spécieux , on a vu paraître dans le dix-septieme siècle , en latin , un ouvrage assez original sur la prééminence des femmes sur les hommes. L'auteur était cet Agrippa fameux par ses écrits sur le scepticisme , qui , pour se venger des persécutions des savans , écrivit contre les sciences , & qui encensa platement les femmes , pour faire briller ce qu'il appelait ses talens.

Son traité n'est qu'une déclamation boursofflée , qu'une rapsodie de lieux communs ; & c'est à peu près l'idée qu'on doit avoir du nouvel hommage rendu en français à la prééminence des femmes. Le rhéteur qui l'a écrit se bat les flancs pour faire de l'esprit & du sentiment. Il est de glace en plaidant pour le printems. Je ne le suivrai point

dans sa dissertation, où il y a des figures de rhétorique, mais où il n'y a ni ordre ni dialectique. Je ramene toutes les questions qu'il a effleurées à ces deux points. 1°. Les femmes n'ont point au degré des hommes l'aptitude nécessaire pour cultiver & perfectionner les sciences. 2°. Quand elles l'auraient, il ne faudrait pas leur dire : nous en serions moins heureux.

Je n'examine point ici la cause de la différence trop réelle qui se trouve, soit au physique, soit au moral, dans la capacité des deux sexes ; que ce soit l'organisation ou une autre cause inconnue, peu m'importe : cette différence existe, voilà le fait. J'entends d'ici l'éternelle objection des femmes ; l'éducation est différente ; je le fais. Mais quand, parcourant d'un œil observer toutes les nations ; quand, feuilletant toutes les annales du genre humain ; quand, observant par-tout les mœurs, les effets, je vois par-tout le même produit ; quand je vois par-tout les femmes ignorantes, coquettes, cherchant à plaire & non à s'instruire ; quand je vois tous les peuples s'accorder, pour ainsi dire, à mettre les femmes un cran au-dessous des hommes ; quand je vois les femmes s'accorder à mériter cette dégradation, ne puis-je pas m'écrier : par quel prodige, dans aucun tems, dans

aucun pays, les femmes n'ont - elles pu s'élever contre cette sentence qui n'était point concertée? Par quel prodige n'ont - elles pu, dédaignant l'éducation trop efféminée qu'on leur donnait, parcourir la même carrière que leurs rivaux? Si elles ont la même aptitude, elles ont les mêmes moyens; pourquoi ne se trouve-t-il pas une seule femme qui ait eu la gloire de créer un système philosophique, de faire une découverte importante en géométrie, de composer même une bonne tragédie? Si leur ame est au niveau de celle des Voltaire, des Descartes, des Bernoulli, que dans une nouvelle Mérope elles arrachent donc des larmes, que par un nouveau système de morale, elles disputent la palme à Helvetius. Il y a encore beaucoup, il n'y a que trop à faire dans le monde savant; en voit-on une seule le parcourir & laisser des vestiges ineffaçables pour la postérité? Non, elles s'amuse à cueillir des fleurs. Nous, plus audacieux, nous escaladons le jardin des Hespérides, nous dérobons la pomme d'or.

On me nommera les Graffigni, les Dubocage, les Deshoulières, les Sévigné, &c. Je rends hommage aux talens agréables de ces femmes auteurs; mais je dirai d'elles ce que cette dernière disait des anciens &
des

des modernes : nous sommes beaux, elles sont jolies. Une lettre, une idylle, une épître fugitive, voilà leur sphere; elles y brillent, non pas sans rivaux. Veulent-elles planer plus haut? elles éprouvent le sort du malheureux Icare. La Colombiade est ignorée du vivant de son auteur. On fait à peine que madame Deshoulières a fait des tragédies. Je fais qu'il est beaucoup de femmes qui se sont adonnées à l'étude des hautes sciences, qui y ont réussi. Je fais que des Amesia ont donné des leçons de droit; que d'autres plus modernes ont occupé avec gloire des chaires philosophiques. Mais que prouvent ces faits? Que le perroquet peut quelquefois contrefaire notre langage. Il ne s'agit pas de savoir si les femmes peuvent, comme nous, voir au travers d'un télescope; mais si, lorsque l'art du lunetier était imparfait, elles pouvaient découvrir ce télescope. Il ne s'agit pas de savoir si les Fontenelle & les Algarotti, parsemant de fleurs le chemin de la géométrie, graveront dans leur tête les noms de tourbillons, d'attraction; mais si, d'elles-mêmes & sans lisière, elles peuvent s'élan-
cer au-delà de l'abyme ténébreux où nous sommes tous plongés, saisir la vérité, & la faire briller à nos yeux. Voilà ce qu'aucune femme n'a jamais fait, n'a peut-être jamais

même tenté. Le peu qu'elles savent, elles nous le doivent ; & la plupart de nos erreurs, & presque tous nos vices, nous les leur devons. La question est donc décidée par le fait : peu importe la cause de leur inaptitude. Ceux qui croient à la légèreté de leur organisation, aiment à se payer de mots. Il y a eu des millions de femmes plus fortement nervees, organisées que Voltaire : ceux qui croient à la différence de l'éducation, sacrifient encore au préjugé. Les femmes ont à présent les mêmes moyens que nous : c'est avec les livres, avec les maîtres, qu'on s'instruit. Le vrai génie n'a pas même besoin du secours de ces deniers ; il fait se suffire à lui-même. L'éducation de collège est pour les hommes un obstacle de plus à leur avancement dans les hautes sciences ; elle leur donne mille préjugés, & pas une vérité. Les pédans de collège ressemblent à ces négresses qui écrasent la tête de leurs enfans, pour la rendre pointue. On laisse dans leur état naturel les cerveaux des femmes.

Mais d'ailleurs ont-elles donc besoin, avons-nous besoin qu'elles nous égalent dans les sciences ? Non, sans doute. Le bonheur est le but où tous nous devons tendre. Sans doute la culture des sciences est un des moyens d'être heureux. Sans

doute une femme qui dans la solitude , sachant se suffire à soi-même , saura , dans la méditation ou la lecture , oublier les folies de ses semblables , ne connaîtra jamais l'ennui ; sans doute elle fera , si elle raisonne , meilleure femme , meilleure mere. Instruisons-les donc ; mais plus pour leur bonheur , pour le nôtre , que pour satisfaire leur vanité , que pour les transformer en auteurs. Une Dacier est un monstre dans le monde moral ; & dans le domestique , ce monstre est insupportable. Qu'on ne montre qu'à moitié aux femmes la lueur de la philosophie ; cette moitié suffit pour la faiblesse de leurs organes. Imitons les francs-maçons ; ils ont créé la loge de la fatuité , pour les femmes ; elles auraient été déplacées dans la leur. La nature nous indique la place qu'une femme doit tenir dans l'état civil. Sa faiblesse la concentre dans le domestique ; ses occupations l'empêchent d'être savante ; & perpétuellement enterrée dans un cabinet , ses charmes lui disent qu'elle doit briller comme les roses. Qu'a-t-elle besoin de les rider dans la poussière des études ? Qu'elle soit assez éclairée pour converser avec son ami sur la morale , sur la fleur des sciences ; mais qu'elle ne soit jamais assez savante pour égaler Newton. Ce serait un malheur pour elle ; ce serait

l'enfer pour celui qui l'épouserait. Je ne connais rien de pire que ces demi-savantes qui inondent Paris, qui, dans des bureaux de bel-esprit, décident, tranchent, & veulent donner des loix. Je ne balancerais pas entre une femme sortant des mains de la nature, & ces bégueules littéraires. Les Mascarilles sont encore trop bons pour elles.

En finissant cet article, qu'il me soit permis de faire une réflexion sur le dictionnaire des femmes illustres, que j'ai devant les yeux. C'est une pitoyable rapsodie, plus propre à déshonorer le sexe qu'à l'illustrer. On y place des femmes qui n'ont eu d'autre mérite que de savoir des langues étrangères; une Lagarde qui a fait des ouvrages que personne ne connaît; une Seymour qui a fait cent distiques latins sur la mort d'une seule femme, &c. Et jusqu'à Marie à la Coque, jusqu'à une Plisson qui a rempli de ses vers une vieille gazette historique, descendue chez l'épicier, rien n'est oublié; & même, afin de grossir cette monstrueuse compilation, le galant avocat des dames a eu soin de répéter deux ou trois fois les mêmes faits. Lisez les articles Accursa & Novella, [Anne Iwanowits. R.





SECONDE PARTIE. PIECES FUGITIVES.

I. Deux odes anacréontiques de M. de Moncrif.

IL serait bien agréable de pouvoir satisfaire tous les goûts. On me dit qu'il faudrait pour cela des nouveautés, des histoires, des chansons : je le sens bien ; amuse-t-on les gens avec du sérieux ? Mais comment faire ? Je ne suis pas à la source de toutes ces jolies choses ; d'ailleurs, à parler naïvement, leur mérite est ordinairement si mince ! J'aimerais mieux, s'il se pouvait, satisfaire mes souscripteurs par quelque autre moyen. Voyons, par exemple, s'ils seront contents des deux odes suivantes, qui me paraissent des modèles dans ce genre, & qui feront des chansons, si l'on veut. Quoique l'on ait recueilli les *Œuvres de M. de Moncrif*, je ne pense pas qu'aucun lecteur de ce Journal connaisse les deux pièces charmantes que je vais transcrire.

Ode imitée d'Anacréon.

JE l'adorais, cette jeune Zélie ;

D iij

54 JOURNAL HELVETIQUE.

Aimant si bien , j'avais su l'enflammer :
Elle a changé ; je sens que je l'oublie . . .
Amour ! amour ! je ne veux plus aimer.

Ah ! j'étais né pour brûler de ta flamme ,
Et ce penchant ne sert qu'à m'alarmer :
Ne m'offre rien qui séduise mon ame.
J'aimerais trop ; je ne veux plus aimer.

Faible mortel , quelle crainte importune !
Me dit le dieu. Vois ; pour te mieux charmer ,
J'ai rassemblé les trois graces en une.
N'importe , Amour , je ne veux plus aimer.

Thémire alors à mes yeux se présente ,
Telle qu'Amour prit soin de la former.
Je m'écriai : sans doute elle est charmante !
Mais c'en est fait ; je ne veux plus aimer.

Oui , du printems c'est l'image embellie ;
C'est , je le vois , mais comment l'exprimer ?
Flore , Vénus , Minerve & la Folie :
Heureusement je ne veux plus aimer.

De l'univers je la verrais suivie ;
A ses rivaux peut-on s'accoutumer ?
A l'admirer je passerai ma vie ,
C'est bien assez ; je ne veux plus aimer.

Oui , dit l'Amour : viens ; suis toujours Thé-
mire.

Sur le péril je saurai te calmer.

A tout moment j'aurai soin de te dire :

Daphnis ! au moins il ne faut pas l'aimer.

Par que!s conseils me laissai-je conduire ?

Contre ses droits l'Amour peut-il s'armer ? . . .

L'enfant malin ! je le voyais fourire ,

Quand je disais : je ne veux plus aimer.

Depuis ce jour , sans vouloir m'en défendre ,
De tous ses feux je me sens consumer.

Belle Thémire ! ai-je pu m'y méprendre ?

Vous avoir vue , hélas ! c'est vous aimer.

Je ne me rappelle pas d'avoir rien lu en
ma vie de plus *anacréontique* que cette ode ;
Anacréon lui-même ne l'est pas plus. Que
de légèreté , de graces , de délicatesse ! L'ode
suivante me plaît encore davantage ; c'est
peut-être parce qu'elle est morale : mais on
verra que c'est une morale qui peut très-
bien se mettre en chanson.

Conseils à Thémire.

Songez bien que l'amour fait feindre ;
Redoutez un sage berger : ,

On n'est que plus près du danger ,
Quand on croit n'avoir rien à craindre.

Je voyais , sans être inquiète ,
Daphnis m'aborder quelquefois ;
Il me trouvait feulette au bois

Sans me conter jamais fleurette.

D'aimer on doit bien se défendre ,
 Me disait-il dans ses chansons ;
 Mais il formait de si beaux sons ,
 Qu'on s'attendrissait à l'entendre.

Je me croyais si raisonnable
 En l'écoutant sur le gazon !
 Quel ouvrage de la raison
 D'écouter un berger aimable !

Sans dessein, sans inquiétude,
 Chaque jour j'aimais à le voir :
 Bientôt, sans m'en appercevoir ,
 Je perdis toute autre habitude.

L'enchanteur, quelle adresse extrême
 Il employait pour me charmer !
 Croirait-on qu'on se fait aimer ,
 En ne disant point : je vous aime ?

Si je chantais dans le bocage ,
 Pour m'écouter, il s'arrêtait :
 Une autre bergere chantait ;
 Il s'en retournait au village.

Des amans me peignant l'ivresse,
 Il m'entretenait tout un jour :
 C'était pour condamner l'amour ;
 mais c'était en parler sans cesse.

Qu'amour séduit avec adresse !
Comme il fait déguiser son feu !
Jusqu'au mal qu'on dit de ce dieu ,
Tout est un piège qu'il nous dresse.

Daphnis enfin fut me contraindre
À partager sa tendre ardeur :
Je sentis qu'il avait mon cœur
Quand je commençai de le craindre.

Encore une remarque. Ces deux odes sont pleines de sentiment ; mais c'est un sentiment doux & naturel, exprimé avec aisance, une chaleur légère, qui pénètre insensiblement, & qui n'en est que plus agréable : c'est précisément le *molle atque facetum* d'Horace, qui fait le charme de ces deux morceaux.

II. Notice très-légère des poésies de Saint-Amant.

IL y a quelque tems qu'un hasard me fit tomber entre les mains *les Œuvres du sieur de Saint-Amant*, auteur célèbre, comme tant d'autres, dans sa coterie & de son vivant, poète sublime & grand homme à ses yeux, maintenant oublié sans retour.

La curiosité m'engagea à parcourir ses poésies, pour y chercher quel pouvait avoir

été le fondement de sa réputation momentanée, & je ne pus le retrouver : mais après un instant de réflexion, je n'en fus pas plus étonné que de la gloire de quelques illustres de nos jours.

S'il n'était que plat, je n'en dirais plus rien ; le plat n'est digne que d'un profond oubli. Il n'en est pas ainsi du ridicule : j'en aime assez le souvenir ; il amuse.

Je me soucie fort peu de connaître la marche de *Pyrame & Thisbé*, tragédie du sieur Théophile : mais je serais fort fâché de ne pas savoir ces deux beaux vers, que Thisbé prononce en trouvant le poignard sanglant, dont son époux vient de se frapper :

Ah ! voici le poignard qui, du sang de son
maître,

S'est souillé lâchement. Il en rougit, le traître !

Eh bien ! j'ai trouvé, dans M. de Saint-Amant, des traits de génie, qui sont presque de cette force-là ; j'ai cru pouvoir en faire part aux lecteurs.

D'abord il déclare dans sa préface, qu'il ignore parfaitement les langues anciennes ; il s'en glorifie : " Dieu-merci, dit-il, ni mon grec, ni mon latin ne me feront jamais passer pour pédant. „ Il se compare modestement à " Homère, qui n'entendait

d'autre langue que celle que sa nourrice lui avait enseignée, „ & n'en était pas moins un poète admirable. Quant à lui, “s'il lit par fois les œuvres d'un autre, ce n'est que pour s'empêcher de se rencontrer avec lui en ses conceptions; „ ainsi il n'a que faire de la lecture des anciens. Tout cela est assurément fort raisonnable, & prépare l'esprit à tout ce que l'auteur a d'original. Voyons dans quel goût on est original avec une telle manière de penser; cela ne laisse pas que d'être instructif. . . Et croit-on qu'il n'y ait plus de Saint-Amant?

C'est d'un tableau de la résurrection qu'il s'agit. Le lecteur peut biens'assurer de n'avoir jamais rien lu de pareil : je n'en rapporterai que les traits les plus saillans, ceux qui sans doute avaient le plus coûté à notre Homère moderne, & qu'il aurait, je pense, cités lui-même avec le plus de complaisance. En rêvant à ce jour, dit-il :

Il n'est posture, quant au corps,
En quoi mon œil ému ne croie
Voir sortir du tombeau les morts.

L'un m'apparaît un bras devant;
L'autre ne montre que la tête,
Et n'étant qu'à moitié vivant,
Force l'obstacle qui l'arrête;

60 JOURNAL HELVETIQUE.

Cettui-ci s'éveille en sursaut ;
Cettui-là joint les mains en-haut...

Près de là , le frere & la sœur ,
Touchés de ce bruit, dont tout tremble ,
D'être accusés d'inceste ont peur ,
Pour se trouver couchés ensemble.

Ici la femme & le mari ,
Objet l'un de l'autre chéri ,
Voyant la clarté souhaitée ,
Semblent s'étonner & gémir
D'avoir passé cette nuitée
Sans avoir rien fait que dormir.

Tel qui n'eût su quasi marcher ,
Autrefois travaillé des gouttes ,
Court maintenant , & va chercher]
Du ciel les glorieuses routes.
Tel de qui le seul ornement
Fut d'être vêtu richement ,
Et d'avoir des valets sans nombre ,
Ebahi de sa nudité ,
N'est plus suivi que de son ombre ;
Encore va-t-elle à côté.

L'un de parler est tout ravi ,
Vu qu'il manquait jadis de langue ,
Et fait à Dieu, qu'il a servi ,

Son humble & premiere harangue . . .

Et voici maintenant la riche & pompeuse
description de l'embrasement du monde.

Le mont Gibel est en tous lieux,
Et par-tout gronde le tonnerre :
La salamandre est sans vertu ;
L'asbeste passe pour fetu :
La mer brûle comme eau-de-vie ;
L'air n'est plus que soufre allumé. . .

Dans ce feu , le dernier des maux ,
Tous les terrestres animaux
Se consolant en quelque sorte ,
Du déluge à demi vengés ,
En voyant ceux que l'onde porte , -
Aussi bien comme eux affligés.

L'unique (*) oiseau meurt pour toujours.

.
Et le tems acheve son cours ;

.
Ce vieillard ne peut plus voler ;
Il se sent les ailes brûler
Avec une rigueur extrême, &c.

(*) Le phénix.

Ce beau morceau d'une sublime poésie, est terminé par cette prière épigrammatique.

Fais que dans ce terrible jour
Je ne brûle point d'autre flamme,
Que de celle de ton amour!

III. *Pensées diverses.*

SOCRATE qui, dans les comparaisons, ne se souciait que de la justesse, n'aurait-il pas volontiers comparé la plupart de ces liaisons, auxquelles on prodigue si mal-à-propos le nom d'amitié, à un tonneau dont le vin n'est jamais meilleur qu'au milieu? Et puis sa qualité diminue; & puis il devient trouble, louche, de mauvais goût; & au fond, vous trouvez la lie.

N'a-t-on point dit encore que souvent ce qui diminue nos fautes à nos yeux, c'est que nous les analysons trop? Vues en grand, considérées en elles-mêmes, elles nous feraient presque toujours horreur. Mais nous remontons à leur source; nous en cherchons les causes; nous en examinons en détail toutes les moindres circonstances. . . . Et tout cela les rappetisse; & jamais je n'ai vu d'homme vivement affecté du mal qu'il avait fait, lorsqu'il l'envisageait ainsi; & voilà,

si je ne me trompe, une des grandes sources de la corruption de ce siècle raisonneur. Ce qui pourrait bien faire soupçonner que ceux qui ont fait de la morale une science & qui l'ont si fort détaillée, n'ont pas rendu un grand service au genre humain. Remarquez combien est simple & générale la morale de l'évangile.

Ne serait-il point à propos d'instituer dans chaque famille un certain nombre de fêtes domestiques ? Ce sont les vraies. On fêterait de meilleur cœur l'anniversaire de l'épouse qu'on aime, que celui du roi. La touchante & peut-être l'utile institution, que celle de célébrer, par un petit festin, la naissance de chacun de ses enfans ! Ils veraient leur père & leur mère se réjouir de leur existence : croyez-vous qu'ils n'en fussent point meilleurs ? Qu'ils seraient mortifiés, si quelque sujet de mécontentement bien grave faisait supprimer leur fête ! Et quand cela ne serait bon qu'à varier, qu'à animer, qu'à embellir un peu la vie domestique, ne serait-ce donc rien que cela ? Nos pères avaient de ces douces fêtes ; nous n'en avons plus. je dirais bien pourquoi.

On a de nos jours d'excellens amis, je le sais, pleins de bons procédés, prêts à vous donner de sages conseils que vous ne leur demandez pas. Mais s'il vous survient

quelque fâcheuse affaire , quelque démêlé , où vous ayez besoin d'eux , n'y comptez pas trop. Ils font un peu du naturel de M. Jourdain : après avoir bien crié : monsieur le philosophe ! messieurs ! il en prenait son parti : qu'aurait-on voulu qu'il fit de plus ? « Oh ! battez - vous tant qu'il vous plaira , leur dit-il fort sagement : je n'y ferais que faire , & je n'irai pas gâter ma robe pour vous séparer. Je ferais bien fou de m'aller fourrer parmi eux pour recevoir quelque coup qui me ferait mal. (a) , »

Je trouvai un jour dans Cicéron une devise qui me paraîtrait convenir à merveille au recueil des facéties de Voltaire : « *Risum quesivit , qui est , mea sententia , vel tenuissimus ingenii fructus ?* (b) De or. II. 60.

D'un trait de plume on efface une page entière d'écriture : de même , refusez un service , sans en avoir de bonnes raisons ; vous détruisez ordinairement la reconnaissance qu'on croyait vous devoir pour tous ceux qui l'avaient précédé. Ce sentiment

(a) Quand je ne dirais pas que ces pensées sont d'un très-jeune homme , on s'en apercevrait à celle-ci.

(b) Il n'a cherché qu'à faire rire ; & c'est à mon gré le plus mince de tous les avantages de l'esprit.

est

est pourtant bien injuste , d'autant plus que dans les personnes même les plus disposées à obliger , la bonne volonté a toujours des bornes , & souffre quelques exceptions sur des points plus ou moins importants.

Ami de table , ami de jeu ; expressions qui déshonorent la langue.

Une chose , contre laquelle on devrait se tenir plus en garde dans les familles , c'est la trop grande familiarité.

J'entends quelquefois calomnier l'enthousiasme , & l'on a ses raisons pour cela. Ne ferait-il point à la vertu ce que le coloris est à la peinture ?

A-t-on fait une observation à l'avantage de la poésie ? C'est qu'elle est la seule expression complète de ce qui se passe dans l'ame humaine : voilà , ce me semble , de quoi réconcilier avec elle le métaphysicien le plus sec & le plus abstrait.

IV. *Programme de la société des arts de Geneve.*

LA société s'assembla le 1 & le 29 avril 1779, pour adjuger & distribuer les prix proposés dans son programme du premier décembre 1777 ; & après avoir oui le rapport du comité des arts , concernant trois mémoires qui lui ont été adressés sur les moyens

de perfectionner le laiton, elle jugea qu'un seul de ces mémoires, portant pour devise : *labor improbus omnia vincit*, avait jeté des lumieres sur cette question; mais comme il était encore bien loin d'y satisfaire pleinement, elle ne lui adjugea que la moitié du prix. Son auteur est M. Pierre-André Chambrier, maître orfevre, émailleur, natif de Geneve, & membre de la société.

Le comité des arts informa encore la société, qu'aucun des mémoires envoyés au concours en réponse à la seconde question, *sur les moyens d'adoucir l'or allié sur le rouge quand il se trouve affecté de quelque principe nuisible à sa ductilité*, ne lui avait paru mériter le prix.

Quant à la troisième question proposée sur le meilleur instrument, tendant à la perfection de quelqu'un des arts qui s'exercent dans Geneve, le même comité n'ayant pu prendre en considération un mémoire, qu'il a reçu incomplet, sur l'architecture pratique, informa l'assemblée générale qu'un seul des ouvrages qui lui ont été adressés lui avait paru digne d'attention; savoir, un mémoire mathématique sur les échappemens, avec cette devise : *Dieu dit au mouvement, du tems fois la mesure*. Le comité justifia le jugement qu'il avait porté sur ce mémoire, par la lecture du rapport des commissaires

qui l'avaient examiné , & déclara que c'était à regret qu'il ne lui accordait que la moitié du prix , l'ayant trouvé plein de recherches savantes & d'idées ingénieuses , mais ne se rapprochant pas assez de la pratique & des vues que la société se propose. Son auteur est M. François Callet , *professeur de mathématiques des aspirans au corps royal du génie à Paris.*

Le comité d'économie rapporta qu'il avait reçu sept mémoires sur la question concernant les *prés naturels & artificiels* ; qu'aucun n'avait rempli pleinement la demande de la société ; mais qu'il avait jugé devoir accorder la moitié du prix au mémoire qui porte pour devise : *patriæ sim idoneus , utilis agris , utilis & bellorum & pacis rebus agendis* , Juv. Sat. XIV ; & l'accéssit à celui dont la devise est : *Fundit humo facilem victum justissima tellus.* Virg.

Le même comité informa ensuite la société , que l'auteur du premier de ces mémoires ne voulait pas être connu , & consacrait généreusement la valeur de son prix à en proposer un sur un sujet qu'il laissait au choix de la société ; & que , quant au second , il avait jugé convenable de ne pas ouvrir le billet cacheté , contenant le nom de son auteur , pour le laisser libre de se faire connaître ou de garder l'anonyme ; ce

qui fut agréé par la société. Elle agréa de même l'avis qui lui fut proposé par ce comité, de renvoyer d'un an le jugement des mémoires qui traitent la question relative aux cheminées, afin d'avoir tout le tems nécessaire pour éprouver les procédés & les moyens qu'ils indiquent comme préservatifs contre la fumée.

Outre les deux médailles d'or qui furent délivrées, M. le président distribua encore quatre médailles d'argent; savoir, trois aux élèves de l'école de dessin d'après nature, qui se sont distingués dans un concours destiné à faire connaître leur progrès; & la quatrième au sieur Jean Michel, *natif de Coppet en Suisse*, qui avait exposé sa vie pour sauver celle d'une fille qui se noyait. Le 19 aout 1779, l'assemblée générale de la société a couronné encore d'autres actes de dévouement, non moins dignes d'admiration, dans les personnes des sieurs Pierre Jornod, *ouvrier maçon, né dans le comté de Neuchâtel*, & Jean-Emanuel Corboz, *ouvrier charpentier, né à Acclens, bailliage de Morges en Suisse*, lesquels, sur un toit embrasé, & environnés de dangers de toute espèce, avaient sauvé la vie à un vieillard qui l'aurait perdue dans les flammes sans leurs secours.

La société propose pour l'année 1781 les questions suivantes.

Questions sur les arts. La société propose de nouveau un prix de vingt-quatre louis, ou une médaille d'argent avec le surplus en espèces, au choix de l'auteur, en faveur de celui qui produira le meilleur mémoire, ou le meilleur instrument, tendant à la perfection de quelqu'un des arts qui s'exercent dans Geneve, comme l'horlogerie, la bijouterie, la teinture, l'architecture pratique, la tannerie, les arts relatifs au dessin, &c.

L'on exige que les mémoires renferment quelques découvertes ou quelques vues nouvelles sur les objets dont ils traiteront. Pour adjuger ce prix, la société se réglera sur le degré d'importance & de perfection des ouvrages qui lui seront adressés, & ne laissera pas sans récompense ceux dont le mérite approchera le plus de celui qui aura été couronné. Elle verrait avec plaisir qu'on s'occupât encore du sujet qu'elle avait proposé; savoir, *l'adoucissement de l'or allié sur le rouge*, en saisissant cette question sous son vrai point de vue.

Le terme fatal pour l'envoi des mémoires, sera le premier novembre 1780.

Questions sur l'économie.

Première question. La plupart des agricul-

teurs ne connaissent les plantes de leur pays que par les noms qu'elles portent dans le patois des payfans. Ces noms sont pour l'ordinaire très-différens de ceux par lesquels elles sont désignées dans les livres des botanistes, souvent limités à un seul canton, inconnus par-tout ailleurs, appliqués arbitrairement à diverses especes à la fois, & presque toujours donnés au hasard. Il résulte de là que les agriculteurs ne peuvent acquérir de connaissances sur les plantes les plus vulgaires, & qui sont tous les jours sous leurs yeux, que par une tradition souvent très-infidelle, & fondée, la plupart du tems, sur des préjugés absurdes. Les livres qui pourraient les instruire de leurs usages & de leurs propriétés, leur deviennent inutiles, non-seulement à cause de cette diversité dans les noms, mais encore parce qu'il n'en est point qui contienne des descriptions assez justes & assez faciles pour servir à les faire reconnaître, sans avoir étudié la botanique dans toute son étendue. On a souvent cherché à remédier à ces inconvéniens par des catalogues raisonnés des plantes usuelles, accompagnés de nomenclatures comparées. Mais tous ceux que l'on a publiés jusqu'à présent, ont le défaut d'être ou trop volumineux & trop étendus, ou trop imparfaits. Ils sont tous d'ailleurs inapplicables à notre

pays , soit à cause de la différence des noms vulgaires , soit parce qu'il y a telle plante qui croit par-tout dans nos champs , & qui n'est point aussi commune ailleurs , ou réciproquement , parce que telle autre , fort abondante aux environs de Paris ou de Berne , par exemple , est fort rare chez nous. Il serait à souhaiter sans doute que chaque pays eût à cet égard un ouvrage particulier , qui pût servir de guide aux agriculteurs , leur indiquer d'une manière sûre les principales sources où ils doivent puiser les connaissances de botanique qui peuvent leur être de quelque utilité , & leur faire connaître toutes les productions spontanées de leur territoire , leurs avantages & leurs dangers.

Ces considérations engagent le comité d'économie à proposer une récompense de vingt-quatre louis , pour le meilleur mémoire qui lui sera présenté d'ici au premier novembre 1780 , contenant :

1°. Le catalogue de toutes les plantes qui croissent aux environs de Geneve , dont l'expérience a constaté quelque propriété utile ou dangereuse , relative à l'agriculture , aux arts , & à la médecine , tant des hommes que des animaux.

2°. Une nomenclature exacte & comparée , qui comprenne tous les noms de ces plantes ,

soit en français, soit dans le patois des payfans, soit enfin dans les livres des meilleurs botanistes, avec le numéro sous lequel elles sont désignées dans l'excellent ouvrage de M. de Haller, intitulé : *Historia stirpium indigenarum Helvetiæ inchoata*. Bernæ, 1768.

3°. Une description abrégée des dites plantes, servant à les faire reconnaître facilement à leur aspect, dans tous les tems & dans toutes les saisons.

4°. Quelques détails très-abrégés sur leurs principales propriétés.

On demande sur-tout que l'ouvrage soit aussi peu volumineux qu'il est possible, sans être incomplet.

Seconde question. Quel est le préservatif le plus propre à garantir de colique ventreuse les bestiaux qui paîtraient des trefles & sainfoins à la rosée ou après la pluie?

Les curatifs sont connus, la société demande précisément les préservatifs. Elle desire qu'ils soient constatés par des expériences bien faites. Le terme fatal pour présenter les mémoires, sera le premier avril 1780. La récompense sera une médaille d'or de huit louis, ou une médaille d'argent avec le surplus en espèces, au choix de l'auteur.

Tous les savans & artistes, soit étrangers, soit Genevois, & les membres de la société,

sont invités à envoyer des mémoires, & seront admis à concourir aux prix.

Les seules personnes exceptées du concours, sont les membres de chaque comité, pour les questions qui les concernent. Ainsi les membres du comité des arts ne pourront point concourir aux prix sur les questions qui traitent des arts, ni les membres du comité d'économie sur celles qui, par leur nature, devront être jugées par ce comité.

On n'admettra point non plus au concours les mémoires dont les auteurs se seront fait connaître directement ou indirectement; ils sont priés d'inscrire leur nom dans un billet cacheté & annexé à leur mémoire, lequel ne sera point ouvert, à moins que le mémoire n'ait mérité le prix ou l'accessit.

Les mémoires & réponses aux questions sur les arts, seront adressés, francs de port, à M. de Saussure, professeur de philosophie, président du comité des arts; & les réponses aux questions sur l'économie, seront adressées de même, à M. Calandrini, conseiller d'état, & président du comité d'économie.

Les prix seront adjugés dans l'assemblée générale de la société, le premier jeudi d'août 1781, & délivrés en présence de la

même assemblée, le dernier jeudi du même mois.

A Geneve, le premier septembre 1779.
 PHILIPPE ROBIN, secretaire.

V. Le soldat vertueux, conte moral. [a]

J'AVAIS dix-huit ans, lorsque mon pere me donna la commission d'aller un jour de marché à la ville [b], acheter quelque chose dont nous avions besoin. Je m'y rendis; il faisait chaud. A mon arrivée, j'entraï dans un cabaret pour m'y rafraichir. Pendant que je buvais quelques verres de vin, il y avait des soldats enrôlés depuis peu de jours, qui se divertissaient : les uns dansaient au son d'un violon; les autres

[a] Cette histoire me paraît un chef-d'œuvre dans son genre. On nous inonde aujourd'hui de jolis contes moraux, qui pétillent d'esprit, mais dont je ne vois pas trop l'utilité. Quel recueil au contraire qu'un recueil de contes dans le goût de celui-ci ! Qu'il serait utile, pour l'instruction du peuple, de cette classe d'hommes qui lit & à laquelle nos auteurs pensent si peu ! Chaque pasteur de campagne devrait recommander la lecture d'un tel livre à sa paroisse. Que n'est-il fait ! ou que n'ai-je le talent de le faire !

[b] A Yverdon.

jouaient aux cartes. L'un d'entr'eux, c'était le sergent, m'aborda en me saluant très-civilement. Il me fit plusieurs questions, & loua ma bonne mine. Dès que j'eus fini ma petite bouteille, il m'offrit de son vin, me pressa, m'en fit boire quelques verres & prendre de sa collation. Un autre soldat vint me proposer de danser. Je me laissai entraîner par le désir de montrer que je dansais aussi bien qu'eux ; nos filles dans nos granges m'avaient souvent flatté sur ce point. Après que j'eus dansé à plusieurs reprises, je m'assis auprès de ceux qui jouaient. Le sergent me donnait de grandes louanges : il n'est personne d'entre vous autres, disait-il, qui danse d'aussi bonne grace que lui, ni si légèrement & toujours en cadence. Je regardais les joueurs ; ils avaient beaucoup d'argent devant eux : ils me proposèrent de jouer aussi. Mon pere m'avait remis quatre écus pour acheter ce que je devais rapporter à la maison. Si tu pouvais seulement gagner deux écus, me disais-je, tu acheterais un beau chapeau neuf. Dans cette espérance je me mis au jeu : ils me gagnèrent les quatre écus & quelque monnoie que j'avais outre cela. Quand je n'eus plus rien, j'étais triste, incertain sur ce que je devais faire : je n'avais pas même de quoi payer le vin que j'avais bu. Je pensais à

m'en retoutner, & à dire à mon pere que j'avais perdu l'argent en chemin. . . . Une faute en entraîne une autre. . . . Mais si seulement ton pere te regarde, me disais-je, il verra que tu mens. . . . Le sergent revint vers moi, & me proposa de manger la soupe avec eux : on la servait : il me pressa beaucoup, j'acceptai enfin. Je dinai, & je faisais effort pour oublier ma perte. Après le diner, le sergent, qui avait eu grand soin de me servir, de me faire manger & boire, me prit à part : vous êtes, me disait-il, un fort joli garçon : si vous étiez quelques années au service, vous vous formeriez ; vous deviendriez un homme accompli. Vous prendriez des façons que vous n'attraperez jamais dans votre village. Je vous donnerais un bon engagement : vous reviendrez au bout de quatre ans, avec un air tout autrement agréable. Aucune fille ne vous refuserait alors son cœur, ni sa main. A votre retour, vous seriez fait commandant d'exercice dans votre village, ou officier de milice dans le bailliage. . . . Il m'offrit quarante écus, & me présenta un billet que je signai. Toute la journée je restai avec eux dans une sorte d'étourdissement. Le lendemain matin à mon réveil, je réfléchissais avec amertume sur tout ce que j'avais fait : j'étais confus, mais j'étais engagé. Le jour

suivant la recrue devait partir. Je demandai permission d'aller prendre congé de ma mere malade & de mon pere. Le sergent fit des difficultés : cependant , à la sollicitation d'un des soldats , qui connaissait mes parens , il me l'accorda. J'allai , j'avouai tout ; ma mere , retenue au lit par un rhumatisme , pleura beaucoup ; mon pere me fit de vifs reproches. J'avais dessein de t'apprendre bien ma profession de charpentier ; tu ne la fais qu'imparfaitement encore. A présent que tu auras commencé à faire des progrès , à gagner quelque chose pour m'aider à soutenir ta mere , tu m'abandonnes ! J'avais une sœur de dix-neuf ans , deux autres plus jeunes que moi , & un frere qui n'avait que six ans. Je souhaite , continuait mon pere , que tu ne te corrompes pas par l'exemple des soldats libertins ; que tu ne deviennes pas un fainéant , incapable d'un travail suivi ; enfin , que si tu as un jour des enfans , ils ne t'abandonnent pas avec ingratitude , comme tu me laisses. Je répandis des larmes : je m'arrachai des bras de ma mere & de mes sœurs , je rejoignis la recrue , & nous partîmes. Arrivé dans la garnison , moi qui n'avais vu que de bons exemples dans la maison paternelle , je trouvai tant de libertinage parmi mes camarades , que j'en fus attristé. Je vivois seul ; je tombai malade : mon capi-

taine prit soin de moi , & je me remis. Depuis lors je m'appliquai si bien à mon service , que je devins un des soldats les plus exacts ; mon capitaine satisfait me témoignait beaucoup d'amitié. Deux de mes camarades , ennuyés de la garnison , où ils avaient fait quelques dettes , instruits que je regrettais mes parens , me proposèrent de partir avec eux. J'eus horreur de leur complot. Je leur représentai qu'ils se rendraient coupables de parjure envers Dieu , de fraude envers leur capitaine & leurs créanciers ; qu'ils se banniraient de leur patrie ; que s'ils étaient attrapés ils risquaient de périr ignominieusement. Soyez plus réglés dans vos mœurs , plus économes dans votre dépense , leur disais je , plus appliqués à votre service , & jamais vous ne ferez tentés de vous déshonorer par la désertion. Si vous voulez arranger vos affaires , je consens de vous aider & d'épargner pour cela. Je fis impression sur eux , & ils abandonnerent leur honteux dessein. Mes camarades , à qui je faisais quelquefois des remontrances , m'appelaient par dérision le curé de la paroisse. Il y avait près d'un an que je servais , lorsqu'un sergent partit pour le Pays-de-Vaud. Je le chargeai d'une lettre pour mon pere : je lui demandais pardon , & je le priais d'emprunter une somme pour acheter mon

congé. Mon pere me répondit que, puisque j'avais fait la faute, je devais en porter la peine ; qu'il n'irait pas se charger d'une dette pour racheter un fils dont il avait déjà éprouvé la légèreté & l'ingratitude ; que pour me garantir de l'ennui, je devais chercher à travailler de la profession que j'avais commencée avec lui, pour ne pas contracter l'habitude funeste de la fainéantise. Sentant la sagesse de ce dernier avis, je pris des informations, & je demandai à mon capitaine la permission de travailler en ville, & de faire faire mon service. Je trouvai un charpentier, & nous réglâmes les jours de travail, selon la permission que j'avais obtenue. Quoique je fusse assez imparfaitement ma profession, j'étais si assidu, si attentif, si diligent, que je me perfectionnai bientôt au point que mon maître n'avait point d'ouvrier dont il fût plus content. Je savais écrire, je connaissais les regles de l'arithmétique ; j'aidais au maître, les dimanches & les jours de fêtes, à faire ses calculs & ses comptes. Je pris quelques leçons de dessin avec succès. Au bout d'un an, on me confia la conduite de certains ouvrages & de plusieurs ouvriers. Je dirigeai la construction d'un hangar pour l'arsenal, & l'on fut satisfait de ma direction. J'étais content de mon sort, & j'amassais quelque argent. Pendant

80 JOURNAL HELVETIQUE.

trois ans , j'ai travaillé ainsi avec application & vécu avec économie. Enfin j'ai demandé mon congé , que mon capitaine m'a accordé avec peine : il me promettait même de l'avancement , si je voulais rester.

Il en a coûté beaucoup à mon cœur de prendre la résolution de partir. Je vous l'avouerai , monsieur : le maître , pour lequel j'ai travaillé , a une fille de seize à dix-sept ans , très - honnête , pour qui j'avais conçu , sans m'en appercevoir , un véritable attachement. Elle n'en avait pas moins pour moi. Un jour elle vint , pour une commission , au chantier où je travaillais. Un soldat de la garnison , la rencontrant dans un détour , l'arrêta & voulait la caresser avec autant de brutalité que d'insolence. Je l'aperçus d'assez loin : j'accourus avec précipitation , armé d'un de mes outils : je mis en fuite le soldat. La douce Thérèse me remercia avec chaleur ; & en la reconduisant dans sa maison , elle m'avoua qu'elle avait de l'inclination pour moi. C'est alors seulement que je reconnus que j'en avais une très-tendre pour elle , & même depuis longtemps. Dès ce moment je démêlai la raison qui m'avait fait si souvent trouver tant de plaisir à la chercher , à la voir , à lui parler , à l'entendre , à lui rendre quelques petits services. Son aveu ignénu enflamma mon
mon

mon cœur. Dans les premiers tems de cette ivresse d'une vive passion, j'aurais été capable de tout, pour m'assurer de sa main ; pour la posséder, j'aurais peut-être sacrifié mes parens & ma patrie. Pendant plusieurs mois nous nous donnions, toutes les fois que nous étions seuls ensemble, des assurances d'une amitié sincère & inviolable. Elle avait perdu sa mere : son pere, à qui j'étais utile, avait beaucoup de confiance en moi. Elle me dit un jour qu'elle espérait que son pere consentirait aisément à notre union, mais qu'il fallait embrasser sa religion, & me fixer dans cette ville-là ; que c'étaient les seules conditions que son pere mettrait sans doute à son consentement. Je fus d'abord interdit : ensuite me livrant à la tendresse de mon cœur, je lui exprimai mon amour & ma reconnaissance avec beaucoup de vivacité. Mais la nuit suivante, venant à réfléchir sur mes devoirs envers Dieu & ma conscience, envers mes parens & ma patrie, je frémis d'avoir pu hésiter dans ma réponse à des propositions si séduisantes, & de n'avoir pas refusé. Je formai une résolution ferme de résister à cette dangereuse séduction : reconnaissant ma faiblesse, je priai Dieu avec ardeur de m'affermir dans ce bon dessein. Dès cet instant je résolus de chercher à obtenir mon congé & à partir. Je com-

prenais qu'il fallait fuir la tentation. Comment pourrais-tu te promettre de résister toujours à la tendresse de Thérèse, me disais-je ? Si tu venais à succomber, dans un moment de faiblesse, tu serais criminel, & par-là même malheureux. Quand je revis l'aimable Thérèse, je l'assurai de toute mon affection ; mais je lui communiquai en même tems avec franchise mon projet de départ. Votre père est vieux, lui dis-je ; s'il meurt, venez me joindre dans ma patrie ; vous m'y trouverez fidele & constant ; mes sentimens pour vous ne changeront jamais ; je vous épouserai, & je ne négligerai rien pour vous rendre heureuse. Elle pleura beaucoup, & chercha à m'ébranler. Je m'attendis aussi, je répandis des larmes ; mais je fus ferme dans mon dessein. Dès-lors je travaillai à disposer tout pour mon départ. Durant cet intervalle, je profitais de toutes les occasions de témoigner à Thérèse la sincérité de mon attachement ; enfin voyant qu'elle ne pouvait me retenir, elle me promit solennellement de venir me joindre dès que son père ne serait plus. Je lui ai donné une bague, j'en ai emporté une d'elle, & nous nous sommes promis une fidélité inviolable, que je lui garderai saintement. Nous sommes convenus aussi de nous écrire ; depuis Bâle je lui ai déjà fait passer une lettre, sous

l'adresse convenue. Si elle est constante comme je le serai certainement, mes vœux seront un jour accomplis. Son pere mort, je volerai à la rencontre de ma chere Thérèse; & uni avec elle, il ne manquera plus rien à mon bonheur.

Me voici, monsieur, tout près de chez moi, avec un cœur partagé entre les regrets pour celle que j'ai quittée, & la joie de revoir bientôt ceux que je vais retrouver. Je communiquerai mes projets à mon pere, je lui dirai combien Thérèse est douce & honnête; j'obtiendrai son consentement: je travaillerai de ma profession, lorsque la culture de nos terres le permettra: je consolerais ma mere: j'éleverai mon frere, qui n'a qu'onze ans. J'espère que mes parens me pardonneront de les avoir quittés autrefois sans leur aveu; mais incertain comment ils me recevraient d'abord, je veux arriver de nuit chez mon oncle, afin que demain, dès le matin, il aille prévenir mon pere, faire ma paix avec lui, & le disposer, avant que je me présente, à me recevoir avec bonté.

Jeune homme vertueux, lui dis-je, lorsqu'il eut cessé de parler, votre pere vous pardonnera, n'en doutez point, & Dieu vous bénira infailliblement, si vous pere sévérez dans les sentimens où je vous

vois. On ne saurait réparer plus noblement une faute d'imprudencé. O heureux le pere d'un si bon fils ! Vous méritez que Thérèse vous soit fidelle, & d'être un jour réuni avec elle. Peu de momens après il prit congé de moi ; il partit, & je l'accompagnai bien sincèrement de mes vœux.

VI. *Retour du printems. (a)*

J'ENTENDS de toute part les êtres renaissans

Célébrer le retour de l'aimable printems :
D'hommes & d'animaux la campagne est remplie ;
L'alouette s'égaie, & de ses doux accens

(a) Le seul mérite qu'aient à mes yeux ces vers très-médiocres & peu poétiques, c'est d'exprimer avec assez d'aisance & de vérité des sentimens honnêtes & naturels... naturels !... oui, à dix-neuf ans ; c'est l'âge de l'auteur de cette petite piece ; il faut avoir quelque indulgence pour lui. Gens du monde ! quand il vous connaîtra, s'il écrit pour vous plaire, il changera de ton. Le lieu de la scène est assez indifférent ; l'imagination du lecteur y supplée. Au reste, elle est auprès de Geneve, dans un petit bois au bord de l'Arve, au coin d'une promenade qu'on appelle, je ne fais trop pourquoi, le Tour des philosophes.

Fait retentir cette prairie ;
 Le naïf villageois fait entendre ses chants :
 Tout en ces lieux charme les sens ;
 Tout porte dans l'ame attendrie
 Le calme de la volupté :
 Je me sens pénétré d'une nouvelle vie. . .
 Ce paysage est enchanté !
 Ce petit bois , cette rivière ,
 Ces arbres qui , s'entrelaçant ,
 Transmettent à mes yeux une tendre lumière , (a)
 Tout verse dans mon cœur un plaisir innocent . . .
 O ! qu'ai-je à désirer dans la nature entière ?
 Je goûte ici mille douceurs.
 Le zéphir , se jouant dans la plaine fleurie ,
 M'apporte le parfum des fleurs ;
 La lumière du jour , par l'onde réfléchie ,
 Brille au travers de ces rameaux ;
 Le murmure enchanteur des eaux ,
 Les flots s'empressant sur les flots ,
 Nourrissent ma mélancolie :
 Mais la tristesse est assoupie . . .
 Que ne l'est-elle pour jamais ! . . .

(a) Voilà un bien mauvais vers , si je ne me trompe.

Elle dort au bruit de cette onde . . .
 O prés ! ô ruisseaux ! ô forêts !
 Séparé du reste du monde ,
 Dans ces azyles toujours frais
 Que je voudrais passer ma vie !
 Je la verrais couler en paix ,
 Sans soucis , sans chagrins , sans vices , sans re-
 grets ;
 Au fleuve du bonheur , mon ame rafraîchie ,
 Goûterait au fein du repos
 Des plaisirs purs , touchans , simples , toujours
 nouveaux.
 Et s'il était une Julie , (a)

(a) Comme celle de Rousseau , sans doute.
 Il en est beaucoup ! . . . J'ai été fort tenté de sup-
 primer ce vers & les sept suivans : ils sont en-
 core plus mal faits , plus prosaïques , plus plats ,
 plus misérables que les autres. Mais je donne la
 piece telle qu'elle est. Et puis qu'aurait-on pensé
 de son auteur ? On l'aurait pris pour un sauvage ,
 un homme atrabilaire , un ours. D'ailleurs , je ne
 suis pas fâché d'avoir l'occasion de faire obser-
 ver à ce propos , que ce qu'on nomme *misan-*
thropie est ordinairement l'effet d'une excessive
 sensibilité & de ce besoin naturel qu'a l'ame hu-
 maine d'une affection unique & passionnée. Celui
 qui dit avec le Titus de Métastase : “ Je cher-
 che un cœur qui m'aime , & je n'en puis trouver ,
 on le traite de misanthrope. Soit !

Une épouse, une tendre amie,
 Non moins aimante que chérie !
 Mais où vont s'égarer mes vœux ?
 Ce serait être trop heureux.

Ces vains desirs , que d'une voix sévère
 La raison doit désapprouver,
 Mon cœur les condamne à se taire.

Mon bonheur me suffit. Puissai-je conserver
 Dans un réduit solitaire & paisible
 Un esprit calme, un cœur sensible,
 Des plaisirs tels que ceux que je goûte aujourd'hui !

Puissai-je posséder une simple chaumière,
 Un champ, un petit bois auprès d'une rivière !
 Loin du souffle empesté des dégoûts, de l'ennui,
 Et des autres tyrans qui regnent sur la ville,
 Loin de l'homme & du vice, en ce champêtre azyle,
 Je vivrais content & tranquille,
 Oublié des humains , favorisé des cieux :
 Au sein de la nature on est toujours heureux.

VII. *Lettres sur l'amour de la patrie, ou correspondance entre Philopatros & Anapistémon. Berlin, 1779.*

QUEL que soit l'auteur de cette brochure ,
 F iv

son but est respectable , & son ouvrage peut être utile. Il voudrait réveiller & rendre général ce sentiment de patriotisme , qui semble presqu'aujourd'hui n'être plus qu'une antique vertu , dont on honore la mémoire.

*Philopatro*s écrit familièrement à son ami *Anapistémon* , l'un de ces hommes qui , avec des qualités & des talens , ne se reprochent point une oisiveté qui les rend inutiles à la patrie.

Il cherche à lui donner une idée claire & simple du *citoyen* : “ c'est un homme qui s'est fait une règle invariable d'être utile autant qu'il dépend de lui à la société dont il est membre. „ On peut donc , on doit l'être dans une monarchie aussi bien que dans une république : d'autant plus que les monarchies actuelles sont de vraies *oligarchies* , où plusieurs personnes , choisies d'entre le peuple , ont une part très - réelle au gouvernement. Le souverain n'est que le centre & le point de réunion , où vont aboutir toutes ces diverses lignes ; il maintient l'équilibre entre ces différens pouvoirs , & l'état est préservé par sa prééminence , des troubles qu'excite l'ambition dans toute aristocratie qui manque de chef. Cette idée est neuve & satisfaisante. L'expérience a prouvé que les monarchies nourrissent aussi des citoyens.

Sous Néron même vivait ce généreux
Thrasea :

Civis, qui libera possit

Sensa animi proferre, vitamque impendere vero.

Et comment refuser une ame citoyenne
aux Bayard , aux du Guesclin , aux d'Agues-
seau , a ce Coibert , dont la mémoire du-
rera plus long-tems que le Louvre ?

Mais *Anapistémon* persiste a ne vouloir
que végéter en paix , sans se mêler des af-
faires publiques. Un professeur qu'il a ren-
contré , lui a appris que c'était être un grand
philosophe & penser précisément comme
Epicure. Le voilà charmé d'Epicure & de
sa morale. « Vous ne sauriez croire , dit-il ,
combien je m'applaudis d'avoir trouvé dans
moi-même ce qu'un philosophe grec a pensé
il y a près de trois mille ans. »

On comprend que son ami n'est pas fort
embarrassé de l'autorité ni des raisons d'Epi-
cure. Il montre aisément que , s'il suffit de
ne pas violer les loix pour mériter de ne
pas être puni , ce n'est qu'en se rendant
utile à la société qu'on devient digne de
l'estime & de la reconnaissance publique ,
& que celui qui ne fait rien pour la patrie
est ingrat envers elle : un juste oubli efface
de la mémoire des hommes le souvenir de
son inutile existence. « Se peut-il qu'un

homme sensé préfère un lâche repos à un travail honorable? » Cette phrase pourrait être sortie de l'âme noble d'un héros.

Anapistémon ne cède point encore à tous les efforts que fait son ami pour le rendre à la patrie; il revient à la charge, & prétend prouver que pour lui du moins ce n'est pas un devoir de chercher à se mêler des affaires publiques aux dépens de son repos & de sa liberté.

Mais ses raisons sont faibles & *Philopatro* n'a pas de peine à les réfuter victorieusement, en lui rappelant qu'il existe un *pacte social*, une convention tacite de tous les citoyens d'un même gouvernement, qui les engage à travailler avec une ardeur égale au bien général de la communauté, dans lequel chacun d'eux trouve aussi son propre intérêt.

Mais, objecte encore *Anapistémon*, ce *pacte social*, personne ne me l'a fait connaître. Si ce contrat existe, je ne l'ai jamais signé. »

Vos parens ont dû vous en instruire, & s'ils ont négligé ce devoir essentiel, la raison suffit pour y suppléer.

« Je dois acquitter, selon vous, une dette : à qui ? A la patrie. Pour quel capital ? Je n'en fais rien. Qui m'a prêté ce capital ? Quand ? Où est-il ?

Où il est ! Eh ! qu'avez-vous que vous ne deviez à la patrie ? Vos aïeux & leur succession, vos biens, votre sûreté, les moyens de vous instruire, votre éducation, les commodités de la vie, l'existence même ; la voilà, cette dette immense ; & qui peut seulement en acquitter l'intérêt ?

Nouvelle instance. Un encyclopédiste a dit à *Anapistémon* que le mot de *patrie* est vuide de sens, & que l'univers est la patrie du sage.

Une cause est bien désespérée, quand on n'a plus à alléguer pour sa défense que l'autorité & les phrases des encyclopédistes. Epicure, leur précurseur, était encore un moins mauvais patron : " ils raisonnent aussi pitoyablement sur ce sujet que sur bien d'autres. „ On aimera peut-être à savoir ce que pense notre auteur de leurs emphatiques productions : " parmi un petit nombre de bonnes choses, dit-il, & un petit nombre de vérités qu'on y trouve, le reste m'a paru un ramas de paradoxes & d'idées légèrement avancées, qu'on aurait dû revoir & corriger, avant de les exposer au jugement du public. „ La réfutation de leur froid *cosmopolitisme* m'a rappelé ce mot heureux de M. Palissot :

Pour moi, je les soupçonne
D'aimer le genre humain, mais pour n'aimer per-
sonne.

Enfin le miracle s'opere ; là conversion d'*Anapistémon* s'acheve , & l'homme inutile est changé en citoyen.

On s'apperçoit , en lisant cette brochure , que l'auteur & l'imprimeur sont allemands : mais cela même nous a peut-être valu les deux expressions que je vais citer , dont je doute qu'un Français se fût servi , & qui me paraissent très - heureuses : “ vos opinions tiennent à des raisons si profondes , elles sont *cramponnées* dans votre esprit par tant d'argumens qui les y attachent , que j'essaierais en vain de les en arracher Toutes ces idées *bouillonnent* & fermentent sans cesse dans ma tête. „ Je suis porté à penser que , s'il y avait beaucoup d'étrangers qui écrivissent en français , cela contribuerait plus que ne l'a fait l'académie depuis son institution , à enrichir , à enhardir notre pauvre & timide langue.

VIII. *Le voyageur & l'habitant de Ferney.*
Dialogue sur le tombeau de Voltaire à Ferney.

Le voyageur.

MONTREZ - moi l'asyle touchant ,
 Où devait reposer la cendre de Voltaire ?
 Mon cœur s'émeut en approchant...

L'habitant.

Sa tombe est sous vos yeux.¹

Le voyageur.

Quoi, dans un cimetière !

Quoi ! cet informe amas de cailloux entassés
Devait donc contenir sa dépouille mortelle ?

L'habitant.

Sur cette pierre, hélas ! tous les yeux empressés,
Quand sa mémoire est éternelle,
Auraient lu son nom ; c'est assez.

Le voyageur.

Comment le possesseur de sa naissante ville,
Lui rendant un honneur nouveau,
N'a-t-il pas de lauriers entouré cet asyle ?

L'habitant.

Voltaire, des humains la gloire & le flambeau,
Méritait les honneurs suprêmes ;
Et s'il était dans ce tombeau,
Les lauriers y croîtraient d'eux-mêmes.

IX. Lettre aux éditeurs.

JE vous ai parlé, messieurs, dans une de
mes lettres, de la disette des bons écrivains.

C'est sur-tout au théâtre que cette pénurie se fait appercevoir. On peut dire que depuis plusieurs années, c'est un écueil redoutable, où viennent se briser tous les talens modernes. Il en est qui surnagent un peu plus long-tems dans ce gouffre; mais ils finissent tous par être engloutis; les uns un peu plus tôt, d'autres un peu plus tard. Vous rappellerai-je, pour vous prouver cela, la chute complète des Arfacides, l'oubli légitime auquel sont déjà condamnés les Barmécides, les succès équivoques du Malheureux imaginaire, du Célibataire ? &c. Le second auteur de ces derniers semble vouloir marquer chaque année par de nouveaux revers. Sourd au sifflet des journalistes, insensible à la froideur avec laquelle le public, qui l'aime cependant, reçoit ses productions, il vient encore d'en hasarder une nouvelle. C'est une comédie intitulée : *Roséide*. On ne fait trop à quel genre appartient cette pièce amphibie; si c'est une comédie de caractère, ou de situation, ou larmoyante : tout y est obscur, compliqué d'un bout à l'autre : point d'enchaînement dans les scènes; point de netteté dans l'imbroglio, point d'intérêt : voilà des défauts ordinaires à cet auteur, que ne peuvent jamais racheter de jolis tableaux, de jolies scènes à tiroir. M. Dorat est un peintre déli-

cieux pour les miniatures; mais il est détestable pour les grands traits d'histoire. Il a voulu s'élancer hors de sa sphere, & il a eu le sort d'Icare. Doivent-ils en espérer un différent, ces auteurs qui, méconnaissant leurs forces, embrassent plus qu'ils ne peuvent étreindre, comme dit Montaigne? Pourquoi, par exemple, le baron de Tf... si estimable par son *Traité de la transplation des végétaux*, quitte-t-il l'étude de la nature pour courir dans les sentiers glissans du Parnasse? Haller l'a, dit-on, fait avec succès. Je le veux. Leibnits voulut aussi, dans le dernier siècle, joindre à tous ses titres celui de poëte. Heureusement pour sa gloire, la postérité a oublié les mauvais vers, pour ne se souvenir que du géometre & du métaphysicien. L'opéra d'Echo & Narcisse, par M. le baron de Tf... n'existerait plus sans la musique du célèbre Gluck, qui lui a imprimé son cachet. Passons à un autre théâtre, celui des Italiens, & nous y verrons autant de chûtes qu'aux autres, & des succès plus ignominieux que des chûtes. On ignore déjà que l'infatigable auteur de *l'Eternel babillard*, a voulu s'illustrer le mois dernier par la comédie des *Bourgeois du jour*; & qui voudrait d'un autre côté se glorifier d'être le pere du *Déserteur* ou de la *Bataille d'Ivri*?

Ce n'était pas assez , pour le malheur public , que la scène fut en proie aux auteurs médiocres , il fallait encore que les acteurs se liguaient pour exclure de leurs tripots les talens rares qui auraient pu arrêter la décadence du théâtre. Il n'est point en effet de troupe qui ne soit ici déchirée par des cabales intérieures ; & leur effet infail-
 lible est toujours d'écraser le vrai mérite , par la raison simple que

Le vrai mérite est seul , & l'imposteur fait secte.

Je ne vous citerai qu'un exemple récent de ces schismes qui divisent nos foyers mimiques. Une actrice incomparable suspendait nos regrets sur la perte de la célèbre Dumefnil. Ses succès éclatans percent l'ame jalouse d'une de ses rivales que l'équité impartiale plaçait bien loin d'elle. Animée par l'envie ; cette dernière ourdit aussi-tôt une manœuvre secrète , on prévient les chefs , on séduit ses camarades , on intrigue , on persécute , le talent persécuté se replie sur lui-même , éclate ; un éclat tombe malheureusement sur une personne en place , & le public est aussi tôt privé du plaisir enchanteur que lui procurait mademoiselle Sainval. La scène est abandonnée à des actrices à boudoir , à de misérables intrus. Cette histoire se répète tous les jours dans la littérature. L'homme à talens , dont
 l'ame

l'ame fiere ignore les moyens de se dégrader, languit, & les pensions accablent l'intrigant, qui n'a d'autre mérite que celui de dévorer dans le silence les humiliations. Cet abus frappant dans la distribution des graces ne contribue pas peu à décourager le génie & à produire la stérilité de bons écrivains, dont je vous parlais. Si d'un côté les Mécènes récompensent si mal; le public, de l'autre, est si précipité, si injuste, si cruel dans ses jugemens, qu'on ne devrait pas être tenté de lui sacrifier ses veilles. Un auteur débute-t-il? Son obscurité est un préjugé contre lui. Est-il connu? On se demande de quel parti il est, & on le déchire ou on le loue en conséquence. S'il est neutre, comme il est sans ennemis, il est sans prôneurs, & conséquemment il est bientôt oublié. Les prôneurs font ici les réputations; & il suffit d'être un peu charlatan pour avoir à sa solde grand nombre de ces êtres superficiels qui, pour se donner des airs d'importance, peignent toujours, sous les plus brillantes couleurs, l'écrivain qu'ils fréquentent. Le public est dupe de ce manège; il se rend de bonne-foi l'écho de ces éloges prostitués sans délicatesse; & la province adoptant sans examen les réputations sur oui-dire qu'éleve la capitale, cimente l'erreur plus solidement; elle dure

jusqu'au tems où l'impartiale postérité fait justice de ces talens médiocres, échafaudés sur le charlatanisme. Que d'exemples je pourrais vous citer ! Je me bornerai à un seul. Aucun poète , à l'exception de M. de Voltaire , n'eut dans son tems une réputation plus brillante que l'abbé de Voisenon , mort depuis quelques années. C'était le héros des premiers cercles de la capitale. Il ordonnait magnifiquement des fêtes & les chantait, improvisait joliment, faisait des couplets, des comédies, des opéras charmans. Il avait même imaginé un style grotesque, bigarré de termes de finance & de commerce, qui commençait à avoir cours. Il faisait *endosser des billets*, *vifer des bons* à l'amour ; en un mot, les femmes l'adoraient, les auteurs le prônaient, les versificateurs l'appelaient leur Anacréon. Il meurt, & sa réputation ne lui survécut pas. On ne se souviendra de lui que parce qu'il tenta d'énervier le bon goût & de corrompre la langue, en y introduisant un néologisme précieux & ridicule. Que d'auteurs existans, caressés, prônés, accueillis par-tout, devraient se reconnaître à ce portrait ! *Mutato nomine*, &c.



X. *Histoire des campagnes de Gustave-Adolphe, roi de Suede, en 1630, 31 & 32. Composée sur les mémoires les plus authentiques tirés des archives de Stockholm, & précédée d'une introduction contenant l'origine & les commencemens de la guerre de trente ans, depuis 1618 jusqu'en 1629 inclusivement, avec les cartes & les plans nécessaires, & sur lesquels les mouvemens des armées Suédoises & Allemandes seront tracés. Par M. le C. de Grimoard. Ouvrage proposé par souscription. Prospectus.*

GUSTAVE-Adolphe doit être considéré comme le restaurateur de la science militaire, à l'exclusion même des princes d'Orange, qui, contrariés par la nature des Pays-Bas, n'ont guere perfectionné que l'art des sieges. Le monarque Suédois, depuis son débarquement en Poméranie jusqu'à sa mort, fit une guerre de campagne très-vive, conquit en trois ans la plus grande partie de l'Allemagne, & abattit la puissance formidable de l'empereur Ferdinand II. Gustave, avec un génie vaste & peu de moyens, joua le principal rôle dans l'Europe, & en changea le système politique. Comme ce n'est pas ici le lieu de faire son panégyrique, je me bornerai à dire que les militaires ne

peuvent que gagner à étudier les campagnes, parce qu'on y voit de grands talens forcés de céder à des talens supérieurs. Aucun conquérant ne forma plus d'élèves que le roi de Suede : Horn, Veimar, Banner [a], Tørstenfon, Königsmarck, Vrangél & plusieurs autres, soutinrent, après le monarque, la gloire de leur patrie. C'est à l'école Suédoise que se formerent les plus grands généraux du siècle de Louis XIV.

Nous avons déjà deux histoires particulières de Gustave-Adolphe, composées par des docteurs en droit [b]. Ils rapportent très-exactement des prodiges & des prédictions, les noms des valets-de-chambre, & quelquefois même ceux des palefreniers du monarque; mais ils estropient toutes les opérations militaires : elles sont mieux décrites dans le Soldat Suédois [c]; mais cet ouvrage laisse beaucoup de choses à désirer. J'ai puisé dans les meilleures sources, &

[a] Ou Bannier.

[b] Le docteur Harte a écrit en anglais l'histoire de Gustave-Adolphe, & M. M. . . professeur, &c. l'a composée en français. Ces deux ouvrages sont accompagnés de mauvaises cartes & de plans plus mauvais encore.

[c] Imprimé en 1633, année qui suivit la mort de Gustave.

sa majesté le roi de Suede a bien voulu ordonner qu'on me communiquât tous les papiers originaux qui existent dans les archives de Stockholm ; ainsi mon travail portera sur les fondemens les plus solides.

Les cartes & les plans, déjà gravés pour la plupart, sont exécutés avec le plus grand soin, & feront voir d'un coup-d'œil les mouvemens des armées Suédoises & Impériales. Le théâtre général de la guerre comprend en hauteur depuis l'isle de Rugen jusqu'à Munich en Baviere, & en largeur depuis Dunkerke jusqu'à Vienne, capitale de l'Autriche. Cette histoire sera ornée des portraits des généraux, & de vignettes.

Conditions de la souscription.

Cette histoire formera un volume in-folio, grand papier & caractère neuf, & sera délivrée au plus tard dans le courant du mois de décembre 1780. Sa publicité éprouvera d'autant moins de délais, que presque toutes les planches sont gravées.

On paiera en souscrivant, trente livres de France, & la même somme en retirant l'exemplaire. Ceux qui n'auront pas souscrit, le paieront quatre-vingt-quatre livres.

La liste des souscripteurs sera placée à la fin du volume.

Cet ouvrage s'imprime à Neuchatel en
G ii j

Suisse, chez la Société Typographique; mais les sieurs Perrier & Verrier, qui ont leur magasin de géographie à Paris, à l'hôtel de Soubise, recevront les souscriptions, & en délivreront seuls des quittances signées d'eux. Ils distribueront aussi les exemplaires aux souscripteurs.

XI. *Actes de courage & d'humanité.*

SI dans des circonstances périlleuses le courage ne brille jamais d'un éclat plus vif que lorsqu'il est raisonné; si le sang-froid & la constance sont alors la marque d'une ame singulièrement forte; si le dévouement de sa personne pour les infortunés, annonce un cœur sensible & généreux, on ne peut refuser son admiration aux actes de vertu couronnés le 19 août 1779, par la société formée à Geneve pour l'encouragement des arts.

Il suffit ici d'exposer simplement les faits tels qu'ils ont été consignés dans les registres de la société après les informations les plus exactes, & tels qu'ils ont été rapportés par une foule de témoins.

Le 21 juin 1779, à quatres heures après midi, le feu se manifesta tout-à-coup au toit du bâtiment isolé de la maison de correction de Geneve; le vent du nord-est soufflait avec

force , une fête militaire hors des murs [a] retardait le secours d'ordinaire si prompt; l'embrasement devenait général, & l'activité prodigieuse des flammes rendait affreux le péril de s'exposer sur le couvert, pour tirer & diriger les jets des pompes à feu.

Un excès de zèle y fit néanmoins monter environ douze hommes, par la lucarne du centre, à laquelle l'escalier aboutit; mais bientôt le feu, qui dévorait déjà le faite, s'élance tout-à-coup par trois de ces ouvertures; quatre d'entr'eux traversent la fumée & la flamme, & se sauvent par l'escalier; cinq autres passent entre la lucarne embrasée & le bord de l'édifice, attachent une corde à un sommier du milieu de la façade, & commencent à se dévaler : mais encore à vingt-cinq pieds de haut, le premier s'engage dans la corde; ceux qui le suivent l'accablent de leur poids, les tuiles leur

[a] Les grenadiers, bourgeois, après avoir fait l'exercice, se livraient au plaisir que cet amusement inspire toujours aux Genevois; ils dinaient ensemble en plein air avec leurs officiers; des chansons, des danses guerrières animaient leur gaieté: au moment où elle est la plus vive, ils entendent sonner l'alarme; ce bruit est le signal du départ; ils accourent en ville, & ce fut à quelques-uns d'entr'eux que l'incendie dut les premiers secours.

pleuvent sur la tête , le sommier s'enflamme , la corde peut manquer à chaque instant ; ils se dégagent enfin , & descendent.

Un spectacle plus intéressant & plus terrible remplissait les assistans d'admiration & d'effroi ; trois hommes étaient encore sur le toit ; le premier nommé *Arnaud* , ouvrier charpentier , avancé en âge ; le second , *Pierre Jornod* , ouvrier maçon , né dans le comté de Neuchatel ; le troisième , *Jean-Emmanuel Corboz* , ouvrier charpentier , né à Acclens , bailliage de Morges en Suisse.

Ils sont postés entre la lucarne qui communique à l'escalier , & les deux qui tendent à l'angle occidental de l'édifice. *Corboz* cherche la sûreté en passant à cette partie. *Arnaud* veut traverser avec trop de précipitation la lucarne du centre ; la flamme lui donne dans le visage , le brûle , l'éblouit , il trébuche , tombe sur le bord du toit , les jambes pendantes , il est prêt à tomber dans la cour. *Jornod* peut se sauver , il peut gagner l'angle occidental ou saisir la corde salutaire ; mais il reste pour sauver son compagnon ; il reste sur ces tuiles brûlantes , sur ces poutres enflammées ; il s'approche d'*Arnaud* , il étouffe dans ses mains le feu de ses vêtemens , l'encourage , le relève , le veut conduire vers la corde ; mais le mal-

heureux n'a pas assez de force pour se glisser en-dehors & la saisir; il s'affied encore; le courage lui manque; il conjure Jornod de périr avec lui.

Il semblait qu'il était tems alors que cet homme généreux pensât enfin à lui-même. Point du tout : il lui reste encore quelque espoir.

Corboz est entre les deux dernieres lucarnes; & malgré le feu qui se manifeste à la cinquieme, & qui va lui couper le refuge, animé par la grandeur d'ame de Jornod & par le péril du vieillard, il attend avec constance le moment de les servir tous deux; il demande à grands cris qu'on lui jette le tuyau d'une pompe à feu. Cependant les spectateurs frémissent sur le sort de Jornod; ils le conjurent d'une voix tumultueuse de se retirer; mais il s'oublie lui-même; il oublie que ses cinq enfans, ayant perdu depuis peu leur mere, n'ont plus que lui pour soutien; & malgré les sollicitations les plus pressantes, il s'obstine à sauver ce malheureux, qui va périr sans son secours.

On voit avec émotion les diverses tentatives qu'il fait pour l'exciter à se relever; voyant ses efforts inutiles, il lui bande les yeux pour lui cacher le péril, il lui passe une corde au tour de la ceinture, il en jette le bout à Corboz, le veut détourner, & il

ne réussit qu'à la troisième fois. Il étouffe encore avec ses mains du feu qu'il avait sur sa chemise à la poitrine; la flamme sort en ce moment du toit au-dessous d'eux; il s'appuie sur du bois enflammé; il marche sur des tuiles échauffées, qui éclatent sous ses pas; il porte ce vieillard sur une largeur de deux pieds & demi, dans une pente rapide & glissante, & le fait passer entre les flammes & le précipice.

Mais le feu avait déjà gagné la cinquième lucarne, un nouveau péril les y attendait; l'eau d'une pompe, qui les y atteignit alors, fait revenir le courage à Arnaud; il se leve sur ses pieds; Jornod lui rafraîchit les reins que ses habits brûlés laissaient à nud; mais il retombe bientôt; & tantôt poussé, tantôt porté, il passe enfin au-delà de la dernière lucarne.

C'était beaucoup, sans doute, d'avoir échappé aux torrens de flammes que vomissaient ces trois ouvertures, à la pente rapide d'un passage étroit, aux tuiles brûlantes sur lesquelles il fallait marcher. Mais quel affreux état encore! Un vieillard demi-mort, deux hommes excédés de fatigues, couverts de contusions & de brûlures; devant eux un précipice de quatre étages; derrière eux, des flammes ardentes qui poussaient sur eux la fumée, les étincelles & le feu;

sous eux, un pan rabattu de l'édifice prêt à s'écrouler ! Leur unique ressource est dans la maison voisine , séparée par un espace de dix-huit pieds.

On a recours aux perches d'étendage du grenier de cette maison ; on les place avec peine d'un toit à l'autre dans une pente rapide de huit à dix pieds ; Jornod assis à *califourchon* , tient les jambes d'Arnaud qui était sans mouvement : Corboz , la tête tournée vers Jornod , soutient le corps contre sa poitrine ; ils glissent ainsi tous trois , ils glissent suspendus en l'air sur ce frêle , soutien à la hauteur de près de quarante pieds ! Les spectateurs agités par l'espérance & l'effroi , les accompagnent de leurs vœux. Ainsi à tems de fuir , & environnés de périls de toute espece , se sauvent ces hommes généreux qui n'ont craint ni le feu , ni les chûtes les plus effrayantes , & ont évidemment exposé leur vie pour sauver celle d'un infortuné.

Telles sont les circonstances intéressantes d'un fait qui honore à la fois l'humanité & les hommes rares qui en ont été les auteurs.

Aussi les comités , dans une assemblée extraordinaire de la société , ont-ils , au milieu des applaudissemens des spectateurs attendris , présenté aux sieurs Jornod & Corboz une médaille d'honneur , en témoignage

de l'estime & de la reconnaissance que méritent leur courage & leur humanité. Et ce qui est plus remarquable encore, le tribunal même qui punit le vice, a cru qu'il était de son devoir de donner publiquement un tribut d'éloges, d'admiration & de vœux à une vertu aussi distinguée. [a]

[a] Outre les sieurs Jornod & Corboz, plusieurs personnes qui, dans cette occasion, s'étaient fait remarquer par leur zèle, furent invitées à l'audience du seigneur-lieutenant & de messieurs les auditeurs, pour y recevoir ce tribut de la reconnaissance publique.

XII. Du déplacement des mers. Genève, in-8. 88 pages, avec figures, ainsi que tous les cahiers qui doivent suivre celui-ci.

ON donne dans ce mémoire les causes qui élèvent ou baissent le niveau sur les diverses régions des mers; enforte qu'indépendamment des faits qui constatent ces révolutions, on peut les déduire *a priori* des loix primitives de la nature avec l'évidence réservée aux vérités mathématiques.

D'abord on établit en principe que la position du centre de gravité, déterminée par celle de toutes les parties du globe, détermine elle-même la situation du niveau. (Pour

plus grande clarté, on n'a en vue que les globes hermogenes réguliers.) Quelle que soit la situation du centre, tous les points du grand niveau en doivent être également éloignés. Le centre ne peut bouger sans que les parties du globe tendent à se transporter à mesure. Les parties solides étant immobiles, c'est aux fluides à marquer ce changement par leur ascension ou leur abaissement.

Toute cause qui ôtera à un hémisphère une portion quelconque de sa substance, rompra l'équilibre général. Le centre moins attiré vers cet hémisphère, descendra vers l'hémisphère opposé; les niveaux & les mers baisseront donc sur le premier, & s'élèveront d'autant sur l'autre.

Or les pluies emportent tous les ans dans la mer une certaine quantité de terre, qui y déplace un volume d'eau égal à celui de cette terre. Cette eau déplacée s'étend sur l'Océan en forme de lame sphérique très-mince; elle manque à son hémisphère primitif qui, attirant moins le centre, le laisse descendre jusqu'au point de l'équilibre.

Si les mers étaient antipodes à des mers égales & semblables & semblablement disposées, les pluies ne déplaceraient point le centre, parce qu'elles agiraient également par-tout, & il y aurait compensation. Mais les pluies ne pouvant rien ôter à la mer,

déplaceront le centre si elle a une terre pour antipode.

L'auteur rapporte une évaluation , par laquelle on avait établi que le pays du Rhône baisse d'un pouce par siècle , toute compensation faite ; évaluation sur laquelle il ne fait pas grand fonds.

Seconde cause. Les parties les plus solides de la terre sont exposées à l'action des menstres aériens , qui diminuent toujours la masse des corps , quoique d'une quantité imperceptible. Ce que l'évaporation ôte aux solides , se disperse dans l'athmosphère , retombe en partie dans la mer ; c'est une perte pour leur ancien local qui , attirant d'autant moins le centre , le laisse s'enfuir vers l'hémisphère antipode.

Troisième cause. La mer est le dépôt d'une infinité de coquillages , de madrepores , &c. qui s'y accumulent , augmentent la masse de leur hémisphère de tout l'excès de leur densité sur celle de l'eau , & attirent d'autant plus vers eux le centre général. Plus un hémisphère a de mers , plus il fait des acquisitions semblables ; ce qui élève à mesure les mers au-dessus de lui.

On ne fait presque aucune attention aux dépôts de l'organisation terrestre , qui s'évaporent assez vite , tandis que ceux des mers subsistent pendant une durée comme infinie.

Ces trois causes concourent à éloigner de l'hémisphère terrestre le centre de gravité, pour le rapprocher de l'hémisphère aqueux. Quelque faibles qu'elles paraissent, elles sont finies, & ont un effet étonnant dans une grande durée.

Quatrieme cause. L'Océan pénètre dans les pays plus bas que son niveau; l'eau qui le remplit est un ajouté à la masse de leur hémisphère. Le centre monte vers lui, & la surface des mers voisines monte d'autant. En formant ainsi la Méditerranée, l'Océan submergea l'Atlantide qui se trouva plus basse que le second niveau.

Certains amas d'eau s'épuisant après avoir rompu leur digue, c'est une perte pour leur hémisphère, & le niveau baisse.

Cinquieme cause. Le mouvement diurne gonfle les mers équinoxiales, en baissant les mers polaires; mais le frottement de l'air libre ralentit toujours ce mouvement, & approche toujours de la forme sphérique la figure ellipsoïdique, que la planète tient de la rotation. Les terres équinoxiales gagnent en hauteur ce que les mers voisines perdent en profondeur, tandis que la mer, en s'élevant sur les pays polaires, les abaisse d'autant. Aussi les montagnes intertropiques sont-elles en général fort supérieures aux montagnes circompolaires. Les isles se mul-

tiplient sous la torride en sortant dessus les eaux, tandis qu'elles diminuent toujours en étendue & en nombre vers les poles à mesure que l'eau s'y élève.

L'auteur ne s'arrête point aux observations, il considère ces cinq causes d'une manière purement abstraite & démonstrative. M. de Saussure, professeur de philosophie, faisait imprimer, sans que M. Ducarla le fût & en même tems, un recueil d'observations & de recherches locales qui serviront d'application aux principes rigoureux de l'auteur. L'ouvrage de M. de Saussure est immense.

L'auteur se propose de donner d'autres combinaisons théoriques & évidentes sur l'astronomie physique. Il se promet de ne rien donner au public qui ne soit venu à sa connaissance. Il espère de ne donner entrée dans ces ouvrages physico-mathématiques, à aucune espèce de conjecture, quelque bien fondée qu'elle lui paraisse. Il ne parlera non plus d'aucune des hypothèses que ces objets inconnus jusqu'ici ont fait éclore. Il ne faut plus s'occuper qu'à les faire oublier, à délivrer les sciences de ce remplissage sublime, qui ne faisait qu'exciter une admiration également juste & stérile, & consommer le tems & les forces des savans & des lecteurs.

L'auteur ne voulait point se nommer ; mais
on

on lui a fait voir que cela était inévitable.

Il publiera tous les mois au moins un volume pareil à celui qu'on analyse actuellement. Le prix sera de 30 fols de France, franc de port. On s'adressera dans chaque ville au principal libraire, qui recevra les abonnemens de ceux qui voudront faire des avances pour un cahier, pour deux, pour tous. Si l'on aime mieux, on s'adressera à lui-même (*M. Ducarla*, à Geneve). Il se flatte d'avoir rempli sa carrière dans moins de deux ans. Il est vrai qu'en traitant sa matière, elle semble se multiplier; mais il croit être assuré de ne pas fournir plus de trente-six cahiers.

Quoique tous ces cahiers roulent sur l'histoire naturelle de l'univers, chacun se suffira à lui-même, & l'on n'aura besoin, pour l'entendre, ni de ceux qui le précèdent, ni de ceux qui doivent le suivre. Il a fait tous ses efforts pour que cette matière, également intéressante & sublime, fût à la portée du commun des lecteurs: peu de géométrie, presque point d'algèbre, & toujours des principes purement élémentaires lui suffissent. Il se fera un plaisir de répondre à toutes les difficultés qu'on pourra trouver, & recevra avec toute la docilité possible les corrections qu'on jugera nécessaires dans les articles ou il se serait glissé quelque négli-

gence, ou même quelque méprise ; car quoique son sujet & son plan semblent l'en mettre à l'abri, il ne se flatte pas d'être toujours infaillible : la matière est tellement neuve, tellement profonde, tellement vaste, qu'il craint toujours.

Vers les derniers cahiers, l'auteur reviendra sur le déplacement des mers ; il donnera les causes qui transportent subitement l'Océan jusques sur les plus hautes montagnes des plus grands continens, pour laisser à sec des terres immenses qu'il cachait auparavant sous les eaux ; causes qui ont produit plusieurs fois ces catastrophes générales, & les renouvellent encore ; mais avant de les montrer, il faut avoir développé le système général des corps, parce que ces révolutions tiennent à tous.



TROISIEME PARTIE.

L E

NOUVELLISTE SUISSE.

T U R Q U I E.

C*onstantinople.* Les incendies fréquens que cette capitale vient d'essuyer, y ont répandu la consternation ; celui qui se mani-

féta le 28 juillet , a réduit en cendres au moins 7000 maifons , & dix-fept des principales mofquées : le dommage qu'il a caufé , eft évalué à vingt millions de piaftres. Pendant la nuit du 2 au 4 d'août , plus de cent maifons ont été la proie d'un fecond ; & le 13 au foir , le feu ayant pris de nouveau à dix heures , en a confumé deux cents autres. Mais comme cette derniere fois le feu a paru tout-à-coup à quatre endroits différens , & que l'on a d'ailleurs trouvé des meches allumées , difperfées dans le fauxbourg de Perâ , on ne doute pas que ces malheurs ne foient l'effet de quelque deffein prémédité. Quelques perfonnes les attribuent à un mécontentement général , qui fe manifefte d'ailleurs par des écrits hardis & menaçans envers le grand-feigneur & fes miniftres. Mais S. H! bien loin d'en être intimidée , a donné de nouvelles marques de fa faveur à ceux que les mécontents paraiffent avoir principalement en vue. Le Sélictar-Aga ayant été nommé grand-vifir , & deux de fes freres étant promontés , le premier au poft de garde des fceaux , le fecond à celui de tréforier du ferrail , cet avancement paraît avoir encore irrité le peuple davantage. Malgré toute la vigilance de la police , le feu a de nouveau éclaté deux fois , le 24 & le 31 d'août , dans le quartier du grand-vifir , qui

ne peut regagner l'affection générale, malgré des actes signalés de bienfaisance, & les soins qu'il se donne pour diminuer la cherté des vivres. Ceux qui ont été soupçonnés d'être les auteurs des mécontents, ont été relégués dans les isles de l'Archipel; de ce nombre sont le lieutenant-général des Janissaires, & le grand-maître de l'artillerie. Mehemet-Bacha, qui a été relégué dans l'isle de Tenedos, & auquel Sélictar-Aga a succédé, doit sa disgrâce à son incapacité; il est dit formellement dans l'ordre de S. H. qu'il ne savait ni lire ni écrire.

Suivant les derniers avis de la Morée, le capitain-pacha s'est rendu maître de Tripolizza, & a fait prisonnier le reste du corps des rebelles, fort de 3000 hommes. En faisant part au gouvernement de ces avantages, il assure que l'on ne doit plus s'inquiéter du succès de son expédition.

Il est arrivé ici trois députés du kan de Crimée, & ils ont remis au grand-visir une déclaration qui atteste que toutes les troupes Russes s'étant retirées de la presqu'isle, toutes les tribus des Tartares se sont rassemblées, & ont élu Sahim-Guéray. 2°. Une lettre par laquelle le kan notifie son élection au grand-seigneur, comme au chef des Musulmans. 3°. Un acte par lequel il cède à la Porte tout le territoire d'Okzacow.

R U S S I E.

La force de cet empire augmente journellement par sa population, son commerce, & son état militaire. On compte actuellement dans les différens ports de l'empire cent quatre-vingt tant vaisseaux de guerre que frégates, galiotes, & autres bâtimens armés de moindre grandeur. L'armée de terre monte à 331,991 hommes.

S U E D E.

Stockholm. M. de Thofs, lieutenant-colonel au service de Pologne, est arrivé ici en qualité de député de la part des dissidens, & sur-tout de la noblesse protestante de ce royaume, chargé de réclamer la protection de notre cour & de celle de Danemarck & de Russie, pour le maintien des privileges qui leur ont été accordés dans les dernieres dietes de 1767 & 1775.

Le roi vient de réduire de vingt à cinq pour cent le droit de douane, que paieront à l'avenir les toiles des Indes Orientales, appelées nankin, qui resteront dans ce royaume.

Depuis l'acte de la dernière diete qui accorde la liberté de conscience dans le royaume, on compte plus de cinquante familles juives qui se sont établies dans cette capitale, où elles ont fait venir de Lubeck un de leurs principaux rabbins.

P O L O G N E.

Varsovie. Le conseil-permanent a repris ses séances le 31 du mois d'août. La commission du trésor a fait vendre une quantité considérable de tabac qu'avait fait venir clandestinement le trésorier du prince, général de la Pologne, & qui avait été saisi. Il a fallu de grandes protections à cet officier pour éviter une punition exemplaire; il en a été quitte pour la confiscation de sa marchandise, qui a été vendue 20000 florins de Pologne.

Il paraît décidé actuellement que les troupes Russes qui se trouvent encore sur le territoire de la république, ne le quitteront point incessamment, comme on l'avait cru, & qu'elles y passeront l'hiver.

A L L E M A G N E.

Vienne. L'empereur est parti le 18 du mois d'août pour la Moravie & la Bohême, dans le dessein de visiter les principaux endroits du théâtre de la guerre dernière, & on ne l'attend de retour dans cette capitale, que pour la fête de sainte Thérèse. Toutes les nouvelles que l'on reçoit de S. M. I. ne paraissent être plus satisfaisantes.

Ratisbonne. L'électeur Palatin est de retour à Manheim. Avant son départ de la Bavière, il y a fait publier plusieurs édits. Le but de l'un est de rappeler les artisans & les gens de la campagne à leurs travaux

ordinaires les jours de fêtes abrogées. Un second ordonne que les enfans & les adultes assistent exactement au catéchisme. Un troisième met un frein à la vanité de ceux qui se parent de titres & de qualités auxquels ils n'ont pas de droit.

La chambre de justice vient de décider le procès qui s'étoit élevé entre l'électeur de Mayence & le prince de Nassau-Usingue, relativement à l'exercice de la religion protestante dans le fief de Falkembourg. La sentence défend à l'électeur de Mayence de s'opposer à l'introduction de ce culte dans ce fief; & en cas de refus de sa part, l'électeur Palatin & le landgrave de Hesse-Cassel sont chargés de la faire exécuter.

Le corps évangélique de l'Empire vient d'arrêter qu'il se chargeait de la garantie d'une disposition du prince régnant, Louis de Nassau Saarbruck, pour maintenir dans ses états, d'une manière invariable, l'exercice de la religion luthérienne, tel qu'il y subsiste aujourd'hui.

I T A L I E.

Rome. La santé du pape commence à se fortifier. L'académie des arcades a tenu une assemblée consacrée uniquement à la lecture des compositions faites à l'occasion de sa convalescence.

Depuis quelque tems, l'état ecclésiastique

est infecté par un nombre prodigieux de bandits. Le pape, pour les détruire autant qu'il est possible, vient de renouveler la bulle de Sixte V, & tous les édits rendus successivement pour l'extirpation de ces malheureux.

Naples. L'éruption du Vésuve a cessé; les spectacles sont rouverts, les alarmes sont dissipées. Du côté d'Ottajano & de Somma les dommages causés par cette éruption, sont immenses. — D'après les demandes que la cour avait faites dernièrement aux chartreux, ces religieux seront tenus désormais de verser chaque année dans le trésor royal 60000 ducats, en outre des charges qu'ils payaient avant ce règlement.

Livourne. Les lettres de Bologne portent, que le 17 & le 18 du mois d'août, on y ressentit encore une secousse de tremblement de terre, qui a renouvelé les alarmes des habitans. On écrit de Rome, que S. S. informée du mandement de l'évêque de Mohilow dans la Russie-Blanche, pour établir un noviciat de jésuites dans son diocèse, a fait appeler tous les ministres étrangers, pour leur déclarer que cet évêque avait en cela excédé sa commission, & qu'elle lui avait fait expédier des ordres précis de révoquer son mandement, comme illégitime & nul de plein droit.

On écrit de Venise que le sénat vient de

renouveler l'édit de 1768 , pour défendre aux couvens de femmes de recevoir des novices avant l'âge de vingt-un ans , & aux couvens d'hommes d'admettre à la profession avant l'âge de vingt-cinq ans.

E S P A G N E.

Madrid. Selon les lettres de Cadix , tout se prépare pour convertir en siege le blocus de Gibraltar. On a envoyé 35000 bombes à don Barcello , qui est en station à l'embouchure du détroit avec une escadre de chébecs , tandis que D. Félix de Tarada mouille avec des vaisseaux de guerre dans la baie d'Algesiras , vis-à-vis le port de Gibraltar. Outre cela , une division de trois vaisseaux de ligne , deux frégates & un paquebot , commandés par D. Juan de Langara , une autre division d'un vaisseau de guerre & deux frégates , aux ordres du brigadier Doz , doivent établir leur croisière à l'embouchure de la Méditerranée ; la première sur les caps S. Vincent & S. Marie , à la pointe la plus méridionale du Portugal , la seconde sur le cap Spartel , à l'extrémité septentrionale de la côte d'Afrique. Quant au camp de Saint-Roch , toutes les troupes qui doivent servir au siege de Gibraltar y sont arrivées , ainsi que la plus grande partie des trains d'artillerie & des munitions de guerre , entr'autres soixante & dix pieces de canons de bronze & de vingt-quatre livres.

Les villes de Murcie , d'Alicante , de Cuença & de Xérès se sont empressées de suivre l'exemple de patriotisme que tant d'autres communautés & particuliers ont donné jusqu'à présent , en offrant leur vie & leurs biens pour le service de la nation.

La mort de D. Antoine Bucarelli , viceroy de la Nouvelle-Espagne , n'a point empêché que ses insinuations n'aient eu leur effet. Tous les ordres des habitans de cette partie des domaines de la couronne , se sont empressés de contribuer aux frais de la construction des vaisseaux de guerre qui doivent défendre les états de S. M. On fait monter la valeur de ces contributions volontaires à 1299000 piastras fortes.

A N G L E T E R R E.

Londres. Après beaucoup de bruits vagues & de fortes inquiétudes sur le sort de notre flotte , nous avons enfin appris qu'elle est rentrée à Portsmouth le 3 de septembre , & le 5 nous avons vu l'amiral Hardy à la cour, où il s'est empressé de se rendre , & où il a eu l'honneur de baiser la main de S. M. On fait que le 30 d'août il rencontra la flotte combinée , qui lui donna la chasse , & le suivit jusqu'au 2 septembre ; que l'amiral ne jugeant pas prudent de s'exposer devant des forces si supérieures , fit force de voiles pour chercher un abri dans nos ports.

La gazette ordinaire de la cour, du 11 sep-

tembre, donne la nouvelle de la prise de la Grenade, & de l'échec qu'ont essuyé nos forces navales devant cette isle. Suivant la lettre de l'amiral Biron, apportée par l'amiral Barington, très-affaibli par ses blessures, le nombre des morts est de 183, & celui des blessés de 346. Tous les vaisseaux ont prodigieusement souffert. Le comte de Durat, colonel d'infanterie, & actuellement gouverneur de l'isle pour le roi de France, vient de publier une ordonnance par laquelle, en repréfaille des oppressions du gouvernement Anglais contre les habitans Français de cette isle depuis qu'elle a passé sous la domination Britannique, il décharge tous les habitans, ou, suivant l'exigence des cas, seulement sursis pour un tems qui sera limité, au paiement de toutes hypothèques & engagemens de tous genres par eux contractés avec quelque place de commerce que ce soit, sujette à S. M. Britannique, sans aucune exception; réservant encore à la cour de France de faire valoir toutes les réclamations justes & fondées, dépendantes du présent article. Et comme les débiteurs que les habitans de la Grenade ont en Angleterre pourraient refuser le paiement exact & prochain de ce qu'ils doivent, il y sera pourvu en faisant vuidier les mains aux garans des habitations dont les propriétaires Anglais se trouvent être actuellement sur les terres de la domi-

nation Britannique, des sommes pareilles à celle qui sera due en Angleterre aux habitans de la Grenade, Français ou Anglais; & le surplus du produit des biens des Anglais absens sera versé provisoirement dans le trésor de la colonie, pour être rendu à la paix. Une autre ordonnance, en date du 10 juillet, étend la défense précédente sur toutes créances en faveur des particuliers des Provinces-Unies, qui sont supposés être à l'abri de tout dommage, à cause de leur recours sur leurs répondans, sur lesquels on veut faire retomber toutes les pertes.

Une gazette extraordinaire de la cour, du 24 septembre, apprend que le commodore sir George Collier, ayant eu avis qu'on avait fait à Boston un armement considérable en troupes de terre & en vaisseaux, pour assiéger le fort de Penobscot, sortit le 3 août de Sandy-Hook avec six vaisseaux & un sloop, pour aller au secours de cette place; qu'il y arriva le 14; & qu'ayant trouvé la flotte ennemie dans la rivière, qui paraissait résolue de lui disputer le passage, il l'avait aussi-tôt dispersée, tout les vaisseaux américains ayant été entièrement détruits dans cette déroute. Ce secours du commodore Collier arriva d'autant plus à propos, que le colonel Mac-Lean, commandant du fort, commençait à être pressé par les ennemis.

Le lieutenant-colonel Prevot, arrivé le

23 septembre de la Géorgie , a apporté la nouvelle de l'échec que nos troupes ont es-
suyé dans leur entreprise sur Carles-Town.
On voit par les lettres du général Prevot,
qu'à son arrivée devant cette ville , il la
trouva si bien défendue par l'artillerie des
remparts & par les vaisseaux qui couvraient
ses lignes , qu'il ne crut pas devoir hasarder
sa petite armée , & qu'il se décida à rega-
gner la rive méridionale de la riviere Ashly ,
d'où les troupes furent réparties dans les
isles S. James & S. John , jusqu'au 30 juin
qu'elles en partirent pour se rendre à l'isle
du Port-Royal. Lorsqu'elles se préparaient
à quitter S. John , l'ennemi vint attaquer
ce poste avec huit pieces de canons & cinq
milles hommes ; mais il fut forcé de se
retirer , après avoir perdu un lieutenant-
colonel , huit officiers & trois ou quatre
cents soldats , tandis que la perte des Anglais
n'a été que de trois officiers , quatre sergens
& dix-neuf soldats.

Les généraux Grant & Meadows , qui
commandaient le corps de troupes envoyées
de New-Yorck aux isles des Indes occiden-
tales , sont revenus avec celles des isles sous
le vent. Le premier a eu une longue conféren-
ce avec le roi , mais on en ignore le résultat.

La retraite de M. Biron est présentement
décidée ; c'est l'amiral Rodney qui est nom-
mé pour le remplacer ; & le premier octo-

bre, il a eu l'honneur de baiser la main du roi en cette qualité.

L'escadre du fameux corsaire Paul-Jones, composée de deux vaisseaux de 40 & 44 canons, deux frégates de 32, deux brigantins de 18, & deux allèges, répand la terreur sur les côtes d'Irlande. La frégate la *Seraphis* de 44 canons, & le vaisseau armé la *Comtesse* de *Searborough* de 20, ayant sous leur convoi la flotte de la Baltique, ont été pris par cette escadre, qui s'était déjà emparée auparavant d'une vingtaine de bâtimens. On avait dépêché le capitaine *Elios*, montant l'*Edgand* de 74 canons, avec six autres vaisseaux de guerre, pour lui donner la chasse; mais il a échappé à toutes les poursuites, & s'est retiré au *Texel*. On évalue à 15000 livres sterling la part qui lui est revenue des prises qu'il a faites.

L'arrivée heureuse de quelques vaisseaux de la compagnie des Indes, qui sont arrivés au commencement de ce mois, ont fait un peu diversion aux alarmes générales; on en attend encore treize autres, dont six viennent de la Chine; cinq sont chargés de marchandises en balles, un l'est tout entier de poivre, & le dernier vient de *Bombay*.

ÉTATS - UNIS DE L'AMÉRIQUE.

Le général *Washington*, après l'heureuse expédition du général *Wain* sur le fort de *Stony - Point*, a aussi-tôt porté son armée

sur la rivière du nord, dans le dessein de chasser les ennemis de tous les postes qu'ils ont dernièrement occupés aux environs de cette rivière.

L'état de la Virginie a passé plusieurs actes importans dans son assemblée du mois de mai dernier, pour établir un bureau de guerre, un bureau de commerce, un bureau des postes de traverse; pour lever de nouvelles troupes, pour autoriser la commission du trésor à mettre un million en circulation, pour faire des amendemens dans les loix concernant les milices & la répartition des taxes, pour indemniser ceux qui ont souffert dans la dernière invasion, &c.

F R A N C E.

Paris. L'armée navale est rentrée à Brest le 14 septembre. La santé de M. d'Orville ne lui permettant pas de continuer la campagne, sur la permission qu'il a demandée au roi de se démettre de son commandement, S. M. a nommé pour le remplacer, M. le comte du Chaffault, lieutenant-général des armées navales, lequel arriva à Brest le 19 septembre, & le jour suivant il prit le commandement de l'armée à bord du vaisseau la Bretagne. On s'attend chaque jour à recevoir la nouvelle de son départ; & suivant quelques lettres, la flotte était déjà en rade, munie de tout ce qui est nécessaire pour continuer la campagne prochaine. & la prolonger autant de tems que la saison

le permettra pour tenir la mer. Le 2, cinq vaisseaux, dont trois français, deux espagnols, trois frégates & un lougre, appailleront pour aller à la rencontre de la flotte de S. Domingue.

Selon les lettres de Toulon, l'escadre de M. de Sades est sortie le 30 septembre. Elle est composée des vaisseaux le Triomphant, le Souverain & le Jason; on croit que le Héros, qui avait relâché à Malaga, ira se joindre à cette escadre.

On mande de Bordeaux que les nouvelles reçues des colonies, annoncent l'heureuse arrivée de vingt navires de cette seule ville à la Martinique, & celle de plusieurs autres à la Havane. Tous les bâtimens marchands destinés pour l'Amérique, sont sortis de la rivière, & ont mis à la voile sous l'escorte des frégates la Belle-Poule, la Tourterelle & la Renommée.

On ne doute point que la descente projetée ne s'exécute encore cette année. Il s'est tenu à Brest un conseil de guerre, auquel le comte de Vaux a assisté, & qui doit avoir eu pour objet les opérations de la campagne. Tous les officiers & soldats absens par congé, ont ordre de rejoindre l'armée pour le 18 octobre. Il a été donné ordre de fournir à chaque soldat une paire de gros souliers piqués, pour la campagne d'hiver. On prépare aussi des capottes & des gilets de flanelle, & on double les tentes.